

La fin des temps néolithiques

**Olivier Lemerrier, Emilie Blaise, Jessie Cauliez, Robin Furestier,
Christophe Gilabert, Nathalie Lazard, Laurence Pinet, Noëlle Provenzano**

Paru initialement et illustré :

LEMERCIER O., BLAISE E., CAULIEZ J., FURESTIER R., GILABERT C., LAZARD N., PINET L.,
PROVENZANO N. (2004) – La fin des temps néolithiques, in : BUISSON-CATIL J. *et al.* (Dir.) :
Vaucluse Préhistorique, Avignon : Editions A. Barthélémy, 2004, p. 195-246.

1. Du Néolithique à l'âge du Bronze : entre pierre et métal (O.L.)

1.1. La fin du Néolithique et le Vaucluse

Quinze siècles, au minimum, séparent la fin de la culture chasséenne du Néolithique moyen et les premières arrivées importantes d'objets en bronze, dans le courant de l'âge du Bronze ancien. Cette période, entre 3700-3500 et 1900-1800 avant notre ère, constitue l'un des moments particuliers d'accélération des évolutions des sociétés humaines. Bien au-delà des confins du monde civilisé du Proche-Orient et de l'Égypte où apparaissent à ce moment villes, états, pyramides, écriture et comptes, les sociétés néolithiques de l'Europe et de la Méditerranée occidentale connaissent de notables mutations. Ces évolutions concernent tout autant des aspects techniques, avec la diffusion d'objets métalliques puis de la pratique métallurgique et son développement, que des aspects sociaux avec l'explosion du nombre de sites qui traduit une forte progression démographique. Il s'agit probablement aussi de changements idéologiques avec la diffusion du mégalithisme et du rite de l'inhumation collective, l'apparition d'un art anthropomorphe, la micro-régionalisation des cultures matérielles et leur rapide succession dans le temps, ainsi qu'une monumentalité exacerbée aussi bien pour l'habitat que pour la sépulture. Ces transformations qui s'enracinent dans les périodes antérieures atteignent une sorte de paroxysme au troisième millénaire, à la fois aboutissement et crise du monde néolithique. La période semble marquée, en même temps, par une forte volonté d'affirmation identitaire au niveau du groupe et peut-être même de l'individu et par l'apparition d'importants phénomènes d'échelle continentale que sont les diffusions du mégalithisme, de la métallurgie et des gobelets campaniformes. Ces deux faits ne sont sans doute pas contradictoires et traduisent une réalité historique complexe où les échanges à longue

distance, les déplacements de groupes et l'émergence d'élites peuvent être envisagés comme la mise en place des conditions de développement des sociétés protohistoriques.

Le Vaucluse, comme l'ensemble de la région, est profondément marqué par ces phénomènes, mais il occupe aussi une place particulière, en Provence, pour l'étude de la fin des temps néolithiques. C'est en effet en Vaucluse qu'ont été définies ou étudiées quelques unes des principales cultures de la fin du Néolithique provençal, au cours des trente dernières années. Les noms des cultures archéologiques sont, de ce fait, parfois marquées par les recherches vauclusiennes comme avec le groupe Rhône-Ouvèze, le groupe du Nord-Vaucluse ou le groupe du Fraischamp, du nom d'un vallon de La-Roque-sur-Pernes renfermant plusieurs sites préhistoriques d'intérêt. Dans le sud-est de la France, le Vaucluse a aussi été le lieu du développement des fouilles des grands habitats de plein air de la fin de la Préhistoire et celui des premières fouilles de sauvetages pour les périodes néolithiques avec, en particulier, la fouille du centre ville d'Avignon dès les années 60.

Les sites de la fin du Néolithique sont très nombreux en Vaucluse avec près de 280 gisements inventoriés dont plus de 200 sont plus précisément attribués au Néolithique final. Parmi ceux-ci, les occupations domestiques ou réels habitats dominent nettement avec près de 130 sites. Environ 35 sites funéraires et une trentaine d'ateliers de taille de silex sont aussi connus. Et, si les parois ornées sont très rares en Vaucluse pour cette période, les découvertes de stèles –généralement isolées – foisonnent tout au contraire avec un minimum de 12 sculptures préhistoriques connues dans le département.

Les principales concentrations de sites se trouvent dans les grandes vallées comme le long du Calavon ou de la Nesque dans le bassin de Carpentras, ainsi que sur le pourtour du Luberon occidental. D'une

manière générale la partie orientale et nord-orientale du département est sans doute méconnue si elle n'est pas peu peuplée à la fin du Néolithique. Les plaines rhodaniennes qui semblent peu occupées ont en réalité livré, à l'occasion de l'opération du TGV Méditerranée, une importante concentration de sites dans la basse plaine du Tricastin.

Pour cette période, tous les types de sites sont donc représentés, qu'il s'agisse d'habitats ou de sépultures, de sites perchés dans les massifs ou de vastes établissements de plaine. Certaines données sont cependant spécifiques à ce département comme l'extrême rareté des monuments mégalithiques puisque seuls deux dolmens et un monument dégradé (coffre ou dolmen) sont connus dans le Vaucluse. Face à cette absence, on remarque la présence d'hypogées - monuments assez rares en Europe - assez nombreux en Vaucluse ainsi que dans la Drôme et le Gard.

1.2. Plus d'un siècle de recherches

En 1858, l'abri sépulcral néolithique final des Vachons à Lauris est découvert fortuitement puis fouillé par Jaquème en 1874. Mais c'est seulement à l'extrême fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle que les sites du Néolithique final sont découverts, parfois fouillés et signalés dans les inventaires et les premières synthèses (Castagnier 1893 ; Cotte 1924). C'est aussi lors de la visite d'une grotte funéraire du Néolithique final, la Baume Croupatière (ou grotte Saint-Gervais) à Bonnieux, que A. Guébard, A. Moirenc, S. Pranishnikoff, P. Raymond et E. Rivière décident de fonder la Société Préhistorique Française, en 1904. Pour le Néolithique final, peu de travaux importants ou d'essais de synthèse ne sont réalisés pendant la première moitié du siècle. Il convient cependant de signaler la fouille, au début des années 30, de la Butte Saint-Laurent à Courthézon par E. Chabrant, publiée par J. Sautel et S. Gagnière (Sautel, Gagnière 1934), puis celle des grottes du Luberon occidental (grottes de Vidauque et Baume des Enfers à Cheval-Blanc) par R. Dumoulin de 1942 à 1944 (Courtin 1974).

Après la seconde guerre mondiale, les recherches, sans réellement s'intensifier, commencent à s'intéresser à des gisements qui deviendront importants pour la compréhension de la période comme le vallon du Fraischamp à La-Roque-sur-Pernes où les premières fouilles sont conduites par M. Paccard au début des années 50, ou le très important site des Fabrys à Bonnieux qui, après de nombreux ramassages, fait l'objet de sondages. Ce n'est réellement qu'avec les années 60 que se

développe l'archéologie de la fin du Néolithique dans le Vaucluse avec une série de fouilles majeures comme celles du centre-ville d'Avignon. Premières fouilles de sauvetage en milieu urbain où est mis au jour en 1965-66 par J. Courtin, S. Gagnière et J. Granier et en 1972 par G. Sauzade, l'un des plus importants sites vauclusiens de la fin du Néolithique, malheureusement peu ou pas publié depuis. C'est aussi en 1966 que J. Courtin fouille l'hypogée des Crottes à Roaix qui deviendra l'une des icônes des rites funéraires néolithiques et de la "guerre préhistorique" (Courtin 1974). Une autre de ces cavités artificielles, l'hypogée du Capitaine à Grillon (Sauzade 1983), est par la suite fouillée par G. Sauzade et permettra de reconnaître un groupe de monuments du Nord-Vaucluse dont une dernière tombe aux Boileau à Sarrians est fouillée dans les années 80 par E. Mahieu (Mahieu 1989, 1992). Les sépultures sont aussi présentes dans des cavités naturelles et G. Sauzade, qui intervient dans les années 70 sur de nombreux sites funéraires anciennement pillés, réalise les fouilles de l'Abri de la Madeleine à Bédoin (Sauzade et Duday 1976) et de l'abri de Sanguinouse à La-Roque-sur-Pernes (Sauzade et Duday 1984). Les habitats ne sont pas oubliés et, à partir des années 70, plusieurs fouilles d'inégales importances sont entreprises par les archéologues de la Direction des Antiquités puis du Service départemental d'Archéologie du Vaucluse comme J. Courtin, G. Sauzade, A. D'Anna, A. Müller, P. Bretagne... Il s'agit du développement des fouilles des sites de plein air. C'est le cas du site de Claparouse à Lagnes (Camps Fabrer *et al.* 1983) de la Rambaude à Saint-Didier (Escalon de Fonton 1980, Sauzade 1983), des Lauzières à Lourmarin (D'Anna, Courtin *et al.* 1989), du Lauvier à La-Roque-sur-Pernes (Sauzade 1983), de la Rouyère au Beucet (Sauzade 1983), puis dans le courant des années 80 de la station du Colombier à Venasque (Courtin 1984), de la Brémonde à Buoux (D'Anna, Courtin *et al.* 1989), du Mourre du Tendre (Thomas 1984, Bretagne 1988) et de la plaine des Blancs à Courthézon (Müller, D'Anna *et al.* 1986), de la Vigne Saint-André à Gigondas (Bretagne 1986, Jacob *et al.* 1988), des Martins à Roussillon (D'Anna 1993), des Fabrys à Bonnieux (Bretagne *et al.* 1988) et enfin du site de la Clairière, dans le vallon du Fraischamp, à La-Roque-sur-Pernes (Sauzade *et al.* 1990). Parallèlement, les habitats en cavité sont un peu délaissés et seule la grotte Goulard à Ménerbes fait l'objet d'une réelle intervention (Sauzade 1990).

Dans les années 90, outre les fouilles de la butte Saint-Martin à Camaret (Mignon *et al.* 1999) et d'Irriçon à Goult (Buisson-Catil 2002) par J.

Buisson-Catil, c'est surtout l'opération d'archéologie préventive sur le tracé du TGV Méditerranée qui retient l'attention avec la fouille de cinq sites qui ont livré des occupations de la fin du Néolithique dans la basse plaine du Tricastin : à Lamotte-du-Rhône, le site des Petites Bâties, fouillé par D. Binder, L. Jallot et S. Thiébault (Binder, Jallot, Thiébault 2002) et le Chêne fouillé par S. Rimbault, à Mondragon les sites des Juilleras (Lemerrier *et al.* 1998, 2002a, b), du Duc et des Ribauds fouillés par X. Margarit (Margarit, Renault 2000, 2002, Margarit *et al.* 2002). Ces cinq sites localisés sur deux communes mitoyennes et distants de quelques kilomètres ont montré la densité de l'occupation de la vallée du Rhône à la fin du Néolithique.

1.3. Les cultures et la chronologie

Principale caractéristique de la période, le morcellement à la fois géographique et chronologique se traduit par l'existence de nombreuses cultures distinctes. Celles-ci sont identifiées essentiellement à partir des styles céramiques mais correspondent cependant à des ensembles présentant une cohérence et des traditions spécifiques au niveau des différents outillages, de l'habitat, des rites funéraires, etc. Pas moins de dix cultures archéologiques sont présentes en Vaucluse pendant la période considérée et trois d'entre elles ont même été définies dans le département.

C'est le groupe Rhône-Ouvèze qui a été reconnu le premier, lors de la fouille du site de la Plaine des Blancs à Courthézon (Müller, D'Anna *et al.* 1986), à partir de l'analyse de la céramique et en comparaison avec d'autres séries, toutes vauclusiennes. Quelques années plus tard, le groupe du Fraischamp a été défini par G. Sauzade, sur la fouille du site de la Clairière, dans le vallon du Fraischamp à La-Roque-sur-Pernes (Sauzade *et al.* 1990), toujours essentiellement à partir de la céramique. Le groupe du Nord-Vaucluse correspond à un style de vases issu d'un ensemble de cavités funéraires artificielles localisées, comme leur nom l'indique, au nord du département (Sauzade *et al.* 1990 ; Guilaine *et al.* 1988). D'autres cultures, qui ont été identifiées dans d'autres secteurs géographiques sont bien présentes en Vaucluse. Il s'agit tout d'abord du Couronnien. Cette culture de basse Provence a été définie par M. Escalon de Fonton (Escalon de Fonton 1947, 1956, 1968) puis par J. Courtin (Courtin 1974), et reconnue en Vaucluse sur plusieurs sites du Luberon dans les années 70 et 80. Les groupes de Ferrières et de Fontbousse, qui s'étendent sur le

Languedoc à la fin du quatrième et au troisième millénaire ont été définis dans les années 50 et 60 principalement par J. Arnal à partir de fouilles gardoises. Ces définitions ont été complétées depuis à plusieurs reprises (Gutherz 1975 ; Gutherz, Jallot 1995, 1999) et ces groupes sont présents en rive gauche du Rhône dans le département du Vaucluse, avec quelques vases présents sur les sites d'Avignon pour le groupe de Ferrières et sur le site de la Plaine des Blancs à Courthézon pour le groupe de Fontbousse. Le Campaniforme est un phénomène qui se diffuse à travers toute l'Europe au milieu du troisième millénaire avant notre ère. Il est bien présent en Vaucluse et peut se diviser en trois ensembles distincts : un Campaniforme ancien, un Campaniforme régional "le groupe Rhodano-Provençal" et un groupe dit épicanpaniforme marqué par des céramiques à décor "barbelé" qui marque la transition entre le Néolithique et l'âge du Bronze (Lemerrier 2002). Enfin, plusieurs sites vauclusiens fouillés depuis la fin des années 80, comme la grotte Goulard à Ménerbes et les sites de Mondragon permettent de reconnaître des faciès qui marquent la transition entre le Néolithique moyen et le Néolithique final.

La chronologie relative, ou périodisation, de ces différents ensembles présents dans le Vaucluse constitue l'un des paris les plus importants mais aussi les plus difficiles des études portant sur cette période. En effet, fondée sur les datations radiocarbones et les observations stratigraphiques mais aussi sur l'évolution des céramiques et des outillages, c'est cette chronologie qui permet d'envisager les grands changements, les mutations techniques, culturelles et sociales qui ont marqués les populations de cette époque.

Si la mise en évidence des groupes culturels correspond aux travaux successifs de J. Courtin, A. Müller et A. D'Anna, et surtout de G. Sauzade pour le Vaucluse, les principaux essais de périodisation des cultures archéologiques de la fin du Néolithique provençal prenant en compte les divers ensembles du Vaucluse sont l'œuvre d'A. D'Anna (D'Anna 1995a, b, 1999) et sont finalement très récents.

La chronologie générale proposée ici reprend ces données qui sont actualisées, et distingue quatre phases principales pour la fin du Néolithique :

- Entre 3700-3500 et 3300-3100. Cette période, appelée Néolithique récent, correspond à la grande transition entre le Néolithique moyen Chasséen et le Néolithique final proprement dit. Elle regroupe plusieurs sites, dont les assemblages mobiliers présentant des styles différents montrent l'existence d'une importante

tradition commune du Néolithique moyen, mais dont la place chronologique relative est encore mal assurée. Le Néolithique récent est peut-être le moment de l'apparition concomitante, en Vaucluse, des sépultures collectives et du mégalithisme, bien attestés dès la phase suivante, mais les indices demeurent peu nombreux. Les premières stèles, peintes ou aniconiques, apparaissent.

- Entre 3300-3100 et 2900-2700. La période correspond au développement du Néolithique final. C'est dans cette fourchette chronologique que se placent les groupes du Fraischamp et Couronnien, ainsi que les premiers niveaux d'occupation des hypogées du Nord-Vaucluse. Ces premiers temps du Néolithique final voient le développement en nombre des sépultures mégalithiques et des enceintes ainsi, sans doute, que des stèles anthropomorphes. Les premiers objets de métal sont retrouvés dans les niveaux de base des sépultures.
- Entre 2900-2700 et 2600-2500. Le développement du groupe de Fontbousse en Languedoc fait sentir son influence en Provence et notamment en Vaucluse avec la présence de sites proprement fontbuxiens, mais aussi avec l'apparition du groupe Rhône-Ouvèze probablement issu de l'influence fontbuxienne sur le groupe Couronnien. Les monuments mégalithiques et les hypogées sont toujours utilisés.
- Entre 2600-2500 et 1900-1800. Cette phase est marquée par l'apparition d'éléments campaniformes au sein de sites du groupe Rhône-Ouvèze, puis par le développement d'un ensemble campaniforme régional Rhodano-Provençal (vers 2400) et enfin par le groupe à céramique à décor barbelé (vers 2200-2100) marquant la transition vers l'âge du Bronze.

Cette périodisation demeure une construction théorique qui, bien que prenant en compte l'ensemble des données archéologiques disponibles, ne peut se fonder sur la chronologie absolue en raison de problèmes liés aux datations radiocarbone pour le troisième millénaire avant notre ère. Il faut donc garder à l'esprit la valeur relative de ces schématisations pour cette période particulièrement complexe de la fin de la Préhistoire, et dans le cadre d'une discipline jeune, en progrès constants. En effet, de nombreuses questions subsistent dont quelques exemples donnent une idée des problématiques actuellement traitées. D'une part, les quantités prodigieuses de mobilier mises au jour sur les sites de la fin du

Néolithique ne sont étudiées que très lentement et si la céramique a fait l'objet de nombreux travaux, il n'en va pas de même pour l'industrie lithique et les restes archéozoologiques, par exemple, pour lesquels les recherches se développent à nouveau. D'autre part, il s'agit de questions plus élaborées qui concernent les cultures et leur chronologie. Ainsi, la définition même du Néolithique récent n'est qu'à peine ébauchée. La synchronie entre certains ensembles culturels comme le groupe de Fraischamp et le groupe Couronnien n'est pas précisée. La question de la durée des cultures, particulièrement pour le groupe couronnien et celle de la filiation possible entre des ensembles successifs comme entre le groupe du Fraischamp et le groupe Rhône-Ouvèze n'ont toujours pas trouvé de réponse. Enfin, l'origine des éléments campaniformes et barbelés fait l'objet de débats dans toute l'Europe depuis plus d'un siècle.

2. Culture matérielle, habitat et mode de vie

2.1. Vaisselle, outils, armes et parures

2.1.1. La céramique (O.L. et J.C.)

Vestige le plus abondant sur les sites de la fin des temps néolithiques, la céramique est aussi le plus étudié, car il est sans doute le meilleur marqueur chronoculturel. En effet, si la terre permet une grande liberté de travail tant pour les formes que pour les décors, les recherches montrent l'existence de traditions très strictes pour la réalisation de vaisselles stéréotypées et, en même temps, la très courte durée de ces traditions. C'est cette courte durée qui caractérise principalement la fin du Néolithique et qui a permis de définir des groupes et une chronologie à partir des styles céramiques.

Dans la transition entre le Néolithique moyen et le Néolithique final proprement dit, la céramique montre déjà l'existence de deux ensembles. Le premier, connu sur les sites des Juilleras et du Duc à Mondragon et de la Blaoute à Crillon-le-Brave est marqué par une importante tradition chasséenne. Les morphologies connues sont pour l'essentiel basses et composites, fréquemment carénées. Il s'agit de vases à fond bombé et à parois dégagées de dimensions variées. Des formes simples sont connues mais sont plus rares, avec des bols et des récipients de stockage plus importants. Si ces formes renvoient nettement à des éléments bien connus dans le Néolithique moyen chasséen, il n'en va pas de même des préhensions et des décors. Les préhensions, peu nombreuses, sont des mamelons et

boutons ainsi que de grosses anses. Les décors sont encore plus rares avec un récipient à lèvres imprimées (Les Juilleras) et un décor gravé d'un motif solaire sur l'anse d'un grand récipient (Le Duc). Un second ensemble est représenté par les séries de la Grotte Goulard à Ménerbes et du site des Ribauds à Mondragon. Le site des Ribauds montre la présence de vases carénés du même type que les précédents associés à un fragment de vase à décor de cordons lisses en arceaux ou en guirlandes. Ce type de décor semble particulièrement important à la grotte Goulard où il est présent sur des formes composites mais aussi sur des formes simples.

Ces deux ensembles montrent une disparition progressive des éléments constitutifs des styles céramiques du Néolithique moyen chasséen : décors, préhensions, et en même temps l'apparition et le développement des décors de cordons qui vont devenir importants dans les groupes de Ferrières et du Fraischamp, contemporains des premiers temps du Néolithique final du sud-est de la France.

La céramique du groupe du Fraischamp est connue à partir de la série du site de la Clairière à La-Roque-sur-Pernes. Elle présente des affinités avec plusieurs autres ensembles. Cependant, les décors gravés qui évoquent le Chasséen, les cordons ondulés ou en arceaux qui rappellent ceux du Néolithique récent de la grotte Goulard et les décors, en chevrons et en épis qui se rapprochent de ceux du groupe de Ferrières ne parviennent pas à occulter l'originalité de l'ensemble qui se distingue bien des autres groupes. Les vases présentent des morphologies généralement simples et des fonds ronds. Cependant, quelques vases carénés sont présents, ainsi qu'un vase tronconique à fond plat, et plusieurs vases ont une lèvre éversée qui leur donne un profil en S remarquable. Les préhensions sont peu variées avec des boutons, parfois multiples et reliés par des cordons, de rares anses en boudin et oreilles sur les grands vases. C'est par ses décors que le style du Fraischamp s'illustre le plus nettement. Ils présentent une grande variété technique qui comprend des gravures, des incisions, des cannelures et des impressions pour les décors en creux et des cordons pour les décors en relief.

Les motifs en creux sont aussi très variés. Outre des lignes horizontales ou sub-horizontales cannelées, c'est surtout le décor en chevron qui domine l'ensemble. Les motifs peuvent présenter de grands chevrons gravés ou cannelés, ou encore des dispositions en bandes jointives et alternées. Certains décors en chevrons, parfois limités par les lignes horizontales, composent des triangles qui sont remplis d'impressions pointillées. Les décors

plastiques se limitent à des cordons lisses, rectilignes, ondulés ou en arceaux sur plusieurs vases.

Le groupe de Ferrières qui se développe en Languedoc central et oriental ainsi qu'en basse Provence rhodanienne est présent en Vaucluse, au moins sur le site de la Balance à Avignon. Son influence est aussi notable dans les thématiques décoratives du groupe du Fraischamp. Quelques vases d'Avignon présentent des décors en creux, en chevrons et en épis sur des formes hémisphériques qui sont sans doute à attribuer au groupe de Ferrières ou à un faciès récent de ce groupe, dans un contexte complexe.

La céramique du groupe Couronnien, identifiée dans un premier temps dans la région de Martigues (Bouches-du-Rhône) est bien connue en Vaucluse, où sa définition a pu être complétée à partir des séries des sites des Lauzières à Lourmarin, de la Brémonte à Buoux, des Martins à Roussillon et des Fabrys à Bonnieux. Les principales caractéristiques de la céramique couronnienne sont des formes généralement simples, dérivées de la sphère ou du cylindre, et l'extrême rareté du décor qui s'oppose aux autres traditions stylistiques de la fin du Néolithique. Les vases hémisphériques de petites à moyennes dimensions sont nombreux mais toutes les gammes de vaisselle sont représentées avec des récipients plus grands, marmites, jarres... Les préhensions se limitent souvent à des boutons et mamelons de morphologie et de taille variées mais quelques autres éléments, anses en demi-bobine et préhensions en forme de H, sont présents. Les cordons lisses horizontaux sous le bord sont bien représentés et les seuls éléments strictement décoratifs sont des cordons courts et fins verticaux ou obliques. La présence de rares vases présentant une carène parfois basse ne semble pas très spécifique et pourrait correspondre à des influences d'autres groupes culturels comme les groupes de Fontbouisse et Rhône-Ouvèze, dans les phases les plus récentes de la culture couronnienne.

Plusieurs séries céramiques vauclusiennes – la Plaine des Blancs et le Mourre du Tendre à Courthézon ou les sites de la Place du Palais et de la Balance à Avignon – sont révélatrices d'une influence forte sur la rive gauche du Rhône du groupe languedocien de Fontbouisse. De part sa situation géographique, le Vaucluse a pu recevoir l'influence de deux des cinq faciès régionaux du groupe du Fontbouisse : le faciès central et le faciès rhodanien. Le faciès central rassemble une grande variété de formes souvent complexes, au profil

segmenté par la présence d'une carène ou d'un épaulement. Des récipients de tous les volumes sont présents et de types variés : grandes jarres, marmites, coupes, tasses et gobelets... Les récipients ornés de décors en creux sont nombreux et utilisent un répertoire d'éléments de type trait vertical, horizontal, arc de cercle ou trait oblique. Leur agencement produit des schémas décoratifs composites, notamment des figures en bandeaux constituées de l'association de traits verticaux et horizontaux de lignes brisées parallèles et horizontales ou à des panneaux de guirlandes d'arcs de cercle. La cannelure à la pointe mousse ou dure et l'incision sont des éléments récurrents du décor en creux. Les cordons simples ou multiples décorés ou non d'impressions au doigt, le pastillage au repoussé, ainsi que les décors de damiers gravés sont présents. Le faciès rhodanien s'apparente au faciès central en lui empruntant les formes dites « complexes ». Il se caractérise également par une persistance de caractères du groupe de Ferrières : les motifs en chevrons emboîtés, ou en lignes verticales traitées en cannelures, ou incisés en V à l'aide d'une pointe dure.

La céramique du groupe du Rhône-Ouvèze emprunte au groupe du Fontbuisse certaines formes complexes à carène et le style de certains décors en creux. Les sites de Claparouse à Lagnes, de la Butte Saint-Laurent à Courthézon ou de la Rambaude à Saint-Didier s'inscrivent dans cette ambiance. Cette catégorie de vase ne constitue souvent qu'un quart de la totalité d'un corpus et les rares décors en creux reproduisent les motifs fontbuxiens, mais avec une relative simplification. Ils allient des traits horizontaux ou verticaux parallèles avec des lignes brisées horizontales ou des ensembles d'arcs de cercle concentriques. L'outil employé pour leur réalisation est une pointe mousse et plus rarement une pointe dure. La technique décorative est l'incision, mais quelques rares décors sont conçus par impression d'un outil dur ou d'un doigt sur des cordons ou sur la lèvre du récipient. Les décors en relief sont composés d'une association de petits boutons hémisphériques ou prismatiques disposés selon une ligne horizontale ou encore de cordons courts verticaux parallèles. Ces éléments sont souvent appliqués de part et d'autre du récipient juste au-dessus de la carène et de manière symétrique. Des vases de forme simple sphérique, cylindrique ou conique complètent cette première catégorie de récipients. Ils sont souvent munis d'éléments de préhension de type mamelons hémisphériques ou prismatiques, d'anses en ruban, d'anses de la forme d'une demi-bobine, de prises

plates ou de préhensions en forme de H. Ces éléments qui facilitent la prise du vase sont parfois reliés par un ou plusieurs cordons continus lisses horizontaux. Ces caractéristiques sont communes à la céramique de la culture du Couronnien, telle qu'elle se manifeste sur les sites des Lauzières à Lourmarin, de la Brémoude à Buoux ou des Fabrys à Bonnieux. Qu'il s'agisse de récipients à forme simple ou de récipients à forme complexe, la céramique du groupe Rhône-Ouvèze propose toutes les catégories de la vaisselle domestique, du petit au très grand format et de type écuelle, bol, assiette, godet, marmite ou grande jarre.

A la suite des fouilles de l'hypogée des Crottes à Roaix, de l'hypogée des Echaffins à Cairanne et de l'hypogée du Capitaine à Grillon, le groupe du Nord-Vaucluse a été individualisé. Comme les nombreux groupes définis pour la fin du Néolithique, c'est à partir des caractéristiques morphologiques de la céramique qu'il a été distingué : récipients de forme cylindro-sphérique, tronconique associés à des éléments plastiques de type bouton et récipients de petit format de type gobelets carénés à col évasé, bols carénés, coupes à carène basse. Ces vases peuvent être munis de mamelons prismatiques, de cordons reliant les préhensions, de cordons courts disposés autour des préhensions ou de pastillage. Les décors en creux sont en revanche très peu nombreux. L'utilisation longue de ces ensembles sépulcraux et l'existence certaine de différentes phases de dépôt soulèvent des problèmes d'attribution de la totalité du mobilier au groupe du Nord Vaucluse. Un unique site d'habitat a pu être rattaché à ce groupe culturel aux Vignes Saint-André à Gigondas.

La céramique appartenant au vaste ensemble des traditions campaniformes peut être décrite en trois styles principaux qui correspondent à l'histoire de ce phénomène dans notre région.

L'apparition du Campaniforme dans le Vaucluse est principalement illustrée par les fouilles du site d'Avignon (la Balance et la Place du Palais). De rares éléments relatifs à cette première diffusion sont aussi présents vers l'intérieur des terres dans les grottes du Vallon de Vidauque à Cheval-Blanc dans le Luberon occidental, ainsi qu'en remontant la vallée du Rhône sur les sites des Juilleras à Mondragon et du Chêne à Lamotte-du-Rhône. Les assemblages céramiques de cette période sont systématiquement mixtes, au sens où on ne trouve pas de campaniforme ancien en contexte strictement homogène. A Avignon et dans la vallée du Rhône,

les sites qui livrent la céramique campaniforme de style pointillé géométrique sont des établissements du groupe de Fontbouisse ou du groupe Rhône-Ouvèze. La céramique campaniforme du style pointillé-géométrique présente une gamme de forme assez réduite composée essentiellement de bols, d'écuelles et de jattes avec un plus faible nombre de formes hautes dominées par des gobelets à profil en S qui ont donné le nom de la céramique campaniforme. Les fonds de ces vases peuvent être arrondis mais le plus souvent plats et même ombiliqués. Les préhensions sont rares ou inexistantes sur ces petits vases décorées. La principale caractéristique de la céramique campaniforme est son décor, souvent soigné, toujours remarquable. Le décor de ce style présente des lignes pointillées réalisées à l'aide d'un peigne ou d'une coquille marine. Les thèmes décoratifs sont variés et sont composés de motifs géométriques organisés en bandes horizontales ou verticales convergeants au fond. Les thèmes récurrents sont la bande hachurée et la ligne de triangles hachurés qui peuvent être combinées, répétées, alternées ou inversées jusqu'à composer des figures complexes. Des lignes de motifs estampés, circulaires ou triangulaires, s'associent parfois aux thématiques pointillées. Au sein de cet ensemble, on distingue un style standard qui correspond au gobelet décoré de lignes pointillées ou de bandes hachurées. Il demeure difficile de reconnaître une céramique commune spécifique à ce style et l'essentiel des vases grossiers associés sont à rattacher au groupe de Fontbouisse ou au groupe Rhône-Ouvèze. Quelques vases présentent d'ailleurs, comme à la Place du Palais, une mixité stylistique entre une morphologie campaniforme, petit bol à fond ombiliqué, et un décor de cannelures de style fontbuxien. L'origine de ce style campaniforme est à rechercher en Languedoc occidental et au-delà dans la Péninsule Ibérique, particulièrement au Portugal.

Après cette première implantation campaniforme, un nouveau style céramique apparaît, dont la grande homogénéité et la répartition jusqu'aux confins de la région ont permis de définir un groupe Rhodano-Provençal. Les sites sont alors beaucoup plus nombreux et, en Vaucluse, une vingtaine de gisements livrent cette céramique. Quelques ensembles sont bien connus comme ceux des abris du vallon du Fraischamp et de la station du Lauvier à La-Roque-sur-Pernes, des Lauzières à Lourmarin, de la station du Colombier à Venasque ou de l'abri de la Madeleine à Bédoin. Certains réoccupent d'importants sites antérieurs comme l'hypogée du

Capitaine à Grillon après l'effondrement de la sépulture ou sur le site de la Clairière déjà mentionné, d'autres ont été mis au jour récemment sur le tracé du TGV Méditerranée, aux Petites-Bâties à Lamotte-du-Rhône, aux Juilleras et aux Ribauds à Mondragon. La céramique du groupe Rhodano-Provençal fait, elle aussi, référence à la Péninsule Ibérique. Mais certains traits pourraient indiquer des influences septentrionales et centre-européennes. Les formes sont plus diversifiées que dans la phase précédente, mais ce sont toujours les gobelets et les formes basses de type bol et écuelle qui dominent. A côté de ces formes récurrentes, des bouteilles, des coupes et des morphologies plus rares sont présentes. Les décors sont très caractéristiques et utilisent l'incision pour les lignes et l'estampage de formes (triangulaires, circulaires, losangiques) pour réaliser des remplissages denses de lignes de motifs, répétées, décalées ou inversées créant parfois un effet appelé pseudo-excisé. Les décors sont couvrants et toujours disposés en bandes horizontales ou verticales. A côté de cette céramique au décor foisonnant, existe une céramique commune plus fruste spécifique à cet ensemble. Elle comprend essentiellement des formes simples et de nombreux récipients de moyennes à grandes dimensions qui présentent quelques traits caractéristiques comme la présence d'un cordon lisse de section triangulaire disposé sous le bord, et parfois une rangée de perforations entre le cordon et le bord du vase.

A la fin du cycle campaniforme, un nouveau style céramique fait son apparition. Reconnu dans un premier temps à partir de la présence d'un décor très particulier, appelé barbelé, et réalisé au moyen d'un peigne fileté – composé d'une âme tranchante et d'une ficelle enroulée autour – il comprend une série de morphologies et de décors spécifiques qui montrent une forte influence des régions de l'Italie septentrionale et peut-être centrale. Une douzaine de sites ont livré ce type d'assemblages dans le Vaucluse, parfois sur des sites déjà fréquentés par les Campaniformes du groupe Rhodano-Provençal. Les plus importants sont les Juilleras à Mondragon, Irrisson à Goult, la station du Colombier à Venasque, la Rouyère au Beaucet et les Lauzières à Lourmarin. Les formes font référence, pour une part, à la céramique campaniforme du groupe Rhodano-Provençal, avec des gobelets et de rares bols ou coupes, mais présentent aussi des nouveautés, avec des tasses et gobelets monoansés. Les décors figurent souvent des thématiques campaniformes où dominent les dispositions en bandes horizontales mais certains se développent sous la forme de cadres, remplis de motifs, de part

et d'autre d'une anse, par exemple. La céramique non décorée et commune est abondante. Elle est proche, morphologiquement, de celle du groupe Rhodano-Provençal mais là aussi des nouveautés apparaissent comme certaines morphologies des jarres et les cordons digités ou doubles.

2.1.2. Les outillages (R.F., N.L., N.P.)

Peut-être encore plus que pour la céramique, le Néolithique final marque une réelle rupture dans les traditions de production des outillages lithiques. A l'échelle du groupe, les productions standardisées ne semblent plus exister, ce qui traduit un changement du statut social des producteurs mais surtout un changement de la place que tient l'outillage lithique dans le quotidien. Ce changement laisse la porte ouverte aux initiatives individuelles de production, ou bien à une certaine banalisation de l'activité de taille du silex. Ces deux possibilités existent d'ailleurs avec -pour le premier point- la production très spécialisée de grandes lames en silex brun de la région de Forcalquier, et pour le second point, une simplification de la production de l'outillage commun. Dans ce dernier cas, un certain nivellement interculturel des caractéristiques de l'outillage semble apparaître. L'apparition du métal au même moment est probablement un des éléments de réponse expliquant ce nouvel état de fait, mais n'est en rien l'unique raison. Même en tenant compte de la possibilité de refonte du métal, le nombre d'objets métalliques ainsi que leur nature (essentiellement de la parure, des objets d'apparat, des armes...) ne permet pas d'envisager le remplacement pur et simple des outils en pierre par des outils en métal.

L'ensemble de ces remarques constitue une limite pour l'étude des industries lithiques dont les spécificités apparaissent moins caractéristiques que pour la céramique : une limite pour la caractérisation précise des cultures du Néolithique final, mais non pour la possibilité de dégager une vision d'ensemble des productions des hommes de la fin du Néolithique.

Le Vaucluse est doublement bien placé pour répondre à cette attente. D'abord, les sites fouillés ont livré une grande quantité de matériel à étudier. Ensuite, l'importante disponibilité en matière première dans le département nous permet de mieux comprendre l'évolution de la gestion des ressources par les Néolithiques. Ce point de départ de la production d'outils en pierre qu'est l'approvisionnement en matières premières est d'ailleurs un des éléments marquant du Néolithique final. Alors que les hommes du Néolithique moyen

donnent la quasi exclusivité au silex blond présent en quantité aux abords des Monts de Vaucluse, ceux du Néolithique final ne semblent plus lui accorder un statut privilégié. Les logiques d'approvisionnement changent et la proximité des matériaux prend progressivement le pas sur la qualité. Si un terroir proche le permet, un silex de qualité sera bien entendu préféré, mais on n'entreprend plus de trajets conséquents pour obtenir un type particulier de silex. La multiplication des groupes humains, et donc des territoires, engendrant des conflits croissants explique peut-être cet état de fait.

Pour l'ensemble des cultures du Néolithique final, c'est donc un silex local qui est majoritairement utilisé. Sur un même site, la qualité des matières premières mises en œuvre peut alors être très variable. La diffusion des grandes lames en silex brun des environs de Forcalquier (Alpes-de-Haute-Provence) utilisées comme couteaux, éléments de faucilles ou poignards est l'exception qui confirme la règle (cf. encadré). Cette production -affaire de spécialistes installés en ateliers sur les gîtes mêmes de silex et diffusant sur un grand quart sud-est de la France et au-delà- est présente durant tout le Néolithique final et jusqu'au Bronze ancien. Toutes les cultures du Néolithique final vauclusien témoignent de la présence de ces lames, avec une prédominance pour le groupe Couronnien.

D'un point de vue technologique, le changement avec le Néolithique moyen est donc marqué. Les outils, et surtout leur mode de production changent : le débitage productiviste de lamelles très régulières en silex chauffé réalisé par la technique dite "pression" n'est plus aussi prisé qu'auparavant. Mais cette technique ne s'éteint pas pour autant. A l'aube du Néolithique final, on observe encore une présence substantielle de ces produits avec quelquefois tous les éléments de la chaîne opératoire (nucleus, éclats, pièces techniques et lamelles) comme au Dolmen de La Pichoune à Ménerbes. Des lamelles pression sont également retrouvées jusqu'au Campaniforme, sans qu'il soit possible toutefois d'affirmer qu'il s'agisse d'une production réelle ou d'une récupération d'objets sur des sites anciens ruinés.

Plus généralement, c'est la taille du silex par percussion directe à la pierre qui domine. Cette généralisation pourrait apparaître comme une déprise de l'activité de taille dans son ensemble. Les nombreux nucleus à éclat du Néolithique final ne présentent pas en effet les stigmates d'une organisation du débitage. Le but principal à atteindre semble désormais la production d'une quantité conséquente d'éclats destinés à servir de

supports de base au façonnage des outils. Cette logique devient quasi exclusive au Campaniforme où l'on débite beaucoup de petits éclats à partir de petits nucleus polyédriques. Si l'utilisation de la pierre domine, le Néolithique final voit la cohabitation de toutes les techniques de taille inventées par les Préhistoriques (percussion directe à la pierre, au bois végétal et animal, percussion indirecte, pression à la béquille). Seul le débitage de grandes lames par la technique de la pression renforcée à l'aide d'un levier semble être une invention (ou plutôt une amélioration) typique de cette période.

Du côté du façonnage des outils, le constat de multiplicité technique peut également être dressé. La retouche à l'aide d'un percuteur en bois (animal ou végétal), en pierre ou la retouche à la pression peuvent être parfaitement maîtrisées, et sont mises en œuvre lors de la réalisation des grattoirs, perçoirs, armatures de flèches, etc. présents en masse dans les caisses à outils des Néolithiques. Cependant, plusieurs niveaux de finition sont observés, et délimitent une frontière visible entre les objets, traduisant ainsi la différence de leur statut et de leur importance symbolique au sein des sociétés humaines. En ce sens, une séparation nette entre objets ou outils à forte signification sociale et outils du quotidien peut être établie. Le premier type, bénéficiant d'un haut investissement technique présente des caractéristiques plus vives que le second, et facilite ainsi l'étude de l'évolution technologique et typologique depuis le Néolithique moyen. Ces pièces sont généralement les armatures et les poignards, dont les plus beaux exemplaires proviennent fréquemment des sépultures (le poignard et les armatures lancéolées de l'hypogée des Crottes à Roaix, l'armature sublosangique du Dolmen de la Pichoune à Ménerbes, ...) où l'outillage commun est quasiment absent (Sauzade 1983). Les armatures sont d'une grande diversité typologique, même si l'on peut les réunir en deux grands groupes que sont les armatures géométriques (principalement tranchantes ou losangiques) et les armatures foliacées.

Ainsi, chronologiquement, le Néolithique récent montre encore des flèches tranchantes ou losangiques dont la place va s'amenuiser progressivement à la faveur des armatures foliacées. Cette évolution est également palpable dans les sépultures collectives comme à l'hypogée des Crottes à Roaix où les niveaux inférieurs contiennent des armatures sublosangiques et tranchantes en nombres, alors que les armatures simples foliacées dominent dans les niveaux plus récents. Le Campaniforme rhodano-provençal offre

plus de spécificité en ce qui concerne les armatures de flèches, avec un type caractéristique de la période : la pointe de flèche à pédoncule et ailerons équarris (Les Petites Bâties à Lamotte-du-Rhône, Le Redon à Villes-sur-Auzon, La Balance à Avignon, Les Ribauds à Mondragon, Station de Pied Lègre à Mormoiron). Ce nouveau type est une variante des armatures à pédoncule et ailerons simples, bien présente en contexte essentiellement couronnien ou rhône-ouvèze (Les Lauzières à Lourmarin, La Brémoude à Buoux, Les Ribauds à Mondragon, La Fontaine-des-ânes et La Combe raybaude à Saignon, Station du Gès à Bonnieux, ...).

À côté de cet outillage particulier que constituent les armatures et les grandes lames, l'outillage commun riche d'une grande variété de grattoirs, perçoirs, burins, coches, racloirs, pièces à retouches marginales etc. témoigne d'une évolution plus nuancée. Grandes lames en silex brun oligocène mises à part, l'utilisation des lames -produites en moins grand nombre- diminue au profit des éclats qui deviennent le support d'outil privilégié du Néolithique final, et quasi exclusif pour les Campaniformes. Vers la fin du troisième millénaire, l'outillage se restreint. Les burins tendent à disparaître, et les perçoirs, les coches et les denticulés diminuent très sensiblement. Cette défection met en avant les grattoirs, les pièces esquillées et racloirs qui persistent jusqu'au tournant du Bronze ancien où ils deviennent l'outillage commun dominant.

Comme pour l'ensemble du Midi méditerranéen, le Vaucluse du troisième millénaire avant notre ère connaît donc une réelle rupture des traditions de production de ses industries lithiques. L'apparition de nouvelles matières (le métal), le déplacement des centres d'intérêts vers des objets spécialisés (les grandes lames), et la recherche d'autres moyens de distinction sociale (profusion des décors céramiques) expliquent en partie la déprise que subit l'industrie lithique. L'arrivée des Campaniformes, sous quelques formes que ce soit (populations, objets finis ...), et les nouveautés qu'ils apportent, peuvent avoir joué un rôle de relance socio-économique des productions lithiques. Malgré ces nouveautés, la rupture initialement constatée est bien réelle. Et si elle ne représente pas la fin de l'industrie lithique, elle témoigne tout du moins d'une certaine fin de l'Âge de pierre.

Les haches et les outils de roche polie occupent une place importante dans la notion de Néolithique à laquelle ils ont donné leur nom. Très nombreux à la fin de la période, ils traduisent l'extension des

essartages mais évoquent aussi le travail du bois et des activités de boucherie.

Les collections des musées du Vaucluse regorgent d'objets lithiques polis ramassés en surface auxquels sont venus s'ajouter les outils issus des fouilles des sites vauclusiens et qui permettent de préciser les caractéristiques de l'industrie polie du Néolithique final.

On note tout d'abord une augmentation du nombre des objets fabriqués sur des galets de métabasite à glaucophane, roche présente en gisement secondaire dans les alluvions de la Durance, au détriment de ceux façonnés sur les roches éclogitiques en provenance d'Italie. D'autres roches vertes sont utilisées pour la fabrication de l'outillage poli, mais plus rarement.

L'intérêt pour ces roches, outre leur ténacité et leur dureté propices au polissage et une bonne résistance aux chocs, est justement la proximité des gisements de matière première. Les ébauches de lames en métabasite attestant d'une fabrication locale sont fréquentes dans les sites vauclusiens, notamment aux Lauzières à Lourmarin, situé à quelques kilomètres de la Durance, mais elles peuvent aussi se rencontrer de l'autre côté du Luberon comme sur le site de la Brémonde à Buoux.

Si les méthodes de fabrication suivent le même mode opératoire qu'au Néolithique moyen c'est-à-dire : façonnage par la taille, régularisation par le bouchardage et finition par polissage ; on observe toutefois une différence au niveau des finitions. En effet, il semble qu'il y ait une économie de travail : beaucoup de lames ne sont polies que partiellement, parfois même uniquement sur la partie active (le tranchant), le corps de la hache ou de l'herminette peut rester bouchardé ou brut, les galets choisis pour être façonnés ayant des formes proches de celles que l'on veut obtenir pour l'outil fini. La plupart des objets n'ont de polis que le tranchant et les faces, les côtés et le talon étant bouchardés.

Les formes des outils sont aussi diverses qu'au Néolithique moyen avec une nette prédominance des lames trapézoïdales. Les formes ovales, triangulaires et rectangulaires étant les autres formes les plus fréquentes. Les faces sont en majorité convexes et les côtés convexes ou rectilignes. Les sections sont le plus souvent dissymétriques, ovales à rondes.

Les dimensions des objets ont tendance à augmenter au Néolithique final. Les lames dont la longueur excède 80 mm sont plus fréquentes, les largeurs et épaisseurs augmentent en conséquence, ceci étant peut-être dû à l'utilisation d'une matière première (métabasite) plus abondante. Il faut toutefois noter que les emplois d'objets cassés en outils de plus

petites tailles sont toujours présents et ceci d'autant plus qu'on s'éloigne de la Durance comme à la Brémonde à Buoux ou aux Martins à Roussillon.

Les sites vauclusiens ne se différencient pas des autres sites du Néolithique final provençal.

L'outillage lithique poli n'a pas subi au cours du Néolithique final de perfectionnement, on observe plutôt une industrie certes plus abondante mais plus fruste qui annonce peut-être sa prochaine disparition.

Les outillages sur matières dures animales (os, bois de cervidé et dents) du Néolithique provençal ont longtemps été considérés comme des productions banales et monotones ne subissant que peu ou prou de changement tout au long de la période. Les différentes études spécialisées menées depuis plusieurs années ont infirmé cette impression générale et ont démontré au contraire leur dynamisme et leur complexité (Choi 1999, Camps-Fabrer *et al.* 1983, Sénépart 1992). Le territoire vauclusien, par l'abondance de ses fouilles et du matériel osseux récolté offre de bonnes opportunités pour tenter d'appréhender les changements qui, à la fin des temps néolithiques, s'opèrent dans les productions sur matières dure animales.

Les premières modifications commencent à être perceptibles dès le Néolithique récent, comme à la Grotte Goulard à Ménerbes dans laquelle on rencontre encore des pointes sur métapode d'ovicapriné fendu et dont la poulie articulaire a été conservée, qui sont des éléments marquants de la tradition chasséenne (Sénépart, Sidéra 1989). En revanche, le reste du corpus comporte déjà les objets typiques du Néolithique final : les pointes et biseaux aménagés sur tibia d'ovicaprinés conservés entiers.

A partir du Néolithique final, les changements dans la production de ces outillages osseux s'affirment non seulement dans les catégories d'os et d'espèces animales sélectionnées et dans les techniques de transformation, mais aussi dans les types d'objets fabriqués.

Les études archéozoologiques synthétiques font encore défaut pour la fin du Néolithique du Sud-Est français et l'analyse des collections vauclusiennes est en cours (cf. infra). On connaît néanmoins les grandes tendances de cette économie agro-pastorale où l'apport carné est essentiellement réalisé par l'élevage et où la chasse n'a qu'une importance tout à fait secondaire. Le spectre des faunes consommées est tout à fait similaire à celui des espèces exploitées pour la confection des outillages osseux. Ces artefacts ont majoritairement été fabriqués à partir d'animaux domestiques, pour

l'essentiel des ovicaprinés (moutons et de chèvres), bien que l'on assiste à un fort accroissement de l'utilisation des ossements de bœufs par rapport au Néolithique moyen. L'identification d'ossements de chiens ou de suidés demeure fort rare. Le monde sauvage est mieux représenté que précédemment avec divers éléments sur bois de cerf (dont des manches, des baguettes...) et quelques artefacts sur métapodes de cervidés (cerfs et chevreuils), mais surtout par l'exploitation des léporidés (lapins de Garenne et lièvres). Traditionnellement, les artisans néolithiques ont surtout exploité les os longs (essentiellement les métapodes et les tibias de bovidés) et les côtes de grands ruminants. Au Néolithique final, on assiste à un élargissement des sélections. Les métapodes d'ovicaprinés et de bovinés, ainsi que les tibias d'ovicaprinés demeurent majoritaires mais, d'une part, les tibias de lapins deviennent également fréquents (et constituent même un des traits culturels de la période) et, d'autre part, tibia, humérus et radius sont plus souvent représentés. En revanche, les côtes de bœufs ne sont plus que rarement travaillées.

Les changements peut-être les plus marquants s'opèrent dans les méthodes de transformation employées. Tout d'abord, dans le débitage, les techniques d'usure (rainurage) sont abandonnées au profit des techniques de fracturation (éclatement). Puis, pour le façonnage, le raclage est délaissé au bénéfice de l'abrasion. On assiste également à l'apparition timide de l'emploi du décorticage sur os (Les Fabrys à Bonnieux), procédé qui se généralisera à l'âge du Bronze. On note également une forte tendance à conserver la forme naturelle des os (que l'on conserve souvent entiers) ou à utiliser les fragments de diaphyses bruts de débitage en retouchant seulement les parties actives. On observe donc, dans la majorité des cas, des schémas opératoires courts que l'on pourrait qualifier d'expéditifs et pour lesquels temps et techniques investis sont réduits. Mais certains objets jouissent d'une attention particulière et sont entièrement façonnés comme les doubles pointes ou les manches.

La panoplie des outils fabriqués se diversifie également. A l'exception de quelques manches en os et bois de cervidés et divers autres outils isolés, on a surtout des outils pointus et des outils biseautés en proportions à peu près équivalentes. Les outils pointus sont très variés, mais les plus nombreux et qui sont de plus caractéristiques du Néolithique final sont les pointes sur tibias d'ovicaprinés et de léporidés conservés entiers, ainsi que les double-pointes également caractéristiques de la période.

Les objets biseautés, qui sont beaucoup plus nombreux que précédemment sont également assez variés, mais les plus significatifs sont les ciseaux sur tibias d'ovicaprinés conservés entiers et sur métapodes de bœuf fendus longitudinalement.

Tous ces outils en os et, dans une moindre mesure, en bois de cerf, recueillis en grand nombre ont permis de dresser un panorama général des industries osseuses de cette période. Malheureusement nombres d'entre-eux proviennent de fouilles anciennes pour lesquelles les données stratigraphiques sont incertaines ou insuffisantes (Baume des Enfers et Grande Grotte de Vidauque à Cheval-Blanc, ...) ou de sites non homogènes dont les analyses demandent encore à être affinées (les Fabrys à Bonnieux, les Lauzières à Lourmarin, ...). Même si l'on perçoit des variations dans le matériel d'habitats comme La Brémonde à Buoux, La Plaine des Blancs à Courthézon ou Claparouse à Lagnes, il est difficile pour l'instant de caractériser avec précision les productions osseuses au sein des différents groupes culturels qui se succèdent et/ou se côtoient sur le territoire vauclusien à la fin du Néolithique.

2.1.3. Le métal et la parure (O.L.)

Si la métallurgie se développe dans le Midi de la France pendant la fin du Néolithique, peut-être vers 3000 avant notre ère dans la région de Cabrières dans l'Hérault, les objets métalliques demeurent rares en rive gauche du Rhône jusqu'à une phase avancée de l'âge du Bronze ancien. Les objets métalliques de la fin du Néolithique du Vaucluse sont donc peu nombreux et témoignent sans doute plus de phénomènes de diffusion et d'échange d'objets finis que d'une production locale. Les plus proches gîtes cuprifères potentiellement exploitables à cette époque se trouvent à l'ouest, dans les Cévennes, et à l'est, dans le Var et le nord des Alpes-de-Haute-Provence (Barge *et al.* 1998). Les objets métalliques sont de deux types. Il s'agit pour l'essentiel d'éléments de parure (perles et plaquettes) et de plus rares armes ou outils (poignards, haches et alènes bipointes). La grande majorité des objets métalliques provient de contextes funéraires, mais ils apparaissent aussi sur les habitats avec le Campaniforme. Le seul métal connu en Vaucluse à la fin du Néolithique est le cuivre, comme c'est le cas pour l'ensemble de la Provence où les objets en plomb et en or demeurent exceptionnels pour cette période. Les plus anciens éléments en cuivre connus en Vaucluse datent du tout début du Néolithique final. Il s'agit de deux petites plaquettes, ou fragments de tôle arrondis, de

13 mm de diamètre découvertes sur le dallage de l'abri de Sanguinouse à La-Roque-sur-Pernes, qui est une sépulture du groupe du Fraischamp. Sur les deux perles en cuivre mises au jour dans l'hypogée des Crottes à Roaix, l'une en tôle enroulée, de 11 mm de long, provient du niveau de base de la tombe, l'autre, est une perle discoïde en cuivre arsenié provient de la couche supérieure. Les autres objets rapportés au Néolithique final semblent plus récents (groupe Rhône-Ouvèze et Campaniforme) ou ne peuvent être datés précisément. Les perles sont représentés par six petits exemplaires fondus dans la grotte funéraire du Stade à Venasque, une dans l'hypogée du Capitaine à Grillon (Barge-Mahieu 1995) et trois autres (ronde, cylindrique et biconique) sur le site des Lauzières à Lourmarin où des anneaux ou bagues en cuivre sont aussi signalés. Trois haches en cuivre ont été découvertes anciennement à Puyméras, sans que leur chronologie puisse être précisée. Un fragment de tôle de 5 cm de longueur est signalé à la base de la couche sépulcrale de l'abri de la Madeleine à Bédoin. Les lames de poignards se limitent à trois exemplaires en Vaucluse. La première, provenant de la grotte sépulcrale du Jas de Juvert à Robion, est une lame à perforation de rivet et correspond sans doute à une phase avancée du Néolithique final comme la seconde qui provient du site de la Balance à Avignon et peut être attribuée, avec une lame courte et une soie crantée, à un type campaniforme spécifique très répandu à travers l'Europe. Un fragment de poignard a été découvert à la station des Aubes à Blauvac et présente une base à encoches. D'autres objets provenant du site de la Balance font référence à la métallurgie campaniforme avec deux alènes bipointes à section carrée et une aiguille. A la fin de la période apparaissent les premiers objets en bronze dans des contextes à céramique à décor barbelé ou de tradition campaniforme. A la Brémoude à Buoux, un fragment de hache en bronze peut être rapporté à cette période. A la grotte sépulcrale du Trou Puceu à Cheval Blanc, dans un contexte du Bronze ancien, une alène losangique en bronze, d'un type fréquemment associé à la céramique à décor barbelé, a été découverte.

La parure, qu'il s'agisse d'éléments de collier (perles et pendeloques) ou d'éléments cousus (boutons, appliques...) est très importante dans les sociétés de la fin du Néolithique. Il n'est ainsi pas rare de trouver des centaines voire des milliers de perles dans un dolmen. En Vaucluse, comme c'est généralement le cas, la parure provient pour l'essentiel de contextes funéraires (monuments,

hypogées et cavités naturelles). Comme le veut la tradition dominante à cette époque, ces sépultures correspondent à des dépôts collectifs, parfois échelonnés sur de très longues durées, avec des réutilisations par des cultures successives et de nombreuses perturbations des dépôts antérieurs. Ce fait interdit dans la plupart des cas de dater précisément les éléments de parure dans une tombe de plusieurs siècles d'utilisation. La variété de la parure n'a d'égale que l'imagination de ses fabricants. Les matières les plus utilisées sont l'os, la pierre et le coquillage, mais d'autres existent comme le métal (cuivre mais aussi dans certaines régions, or, plomb et argent) avec les perles évoquées au paragraphe précédent, la céramique et l'ambre. Une perle provenant des niveaux de base de l'hypogée des Crottes à Roaix a été identifiée dans un premier temps comme un élément en verre. Des analyses récentes ont montré qu'il s'agissait d'une turquoise et rien n'indique l'existence d'un artisanat verrier dans nos régions avant l'âge du Bronze (Schvoerer *et al.* 2000). Les autres éléments supposés en pâte de verre, comme les perles cannelées de la grotte de Fontblanco à Robion (Sauzade 1983), pourraient montrer l'apparition de ces objets dès l'âge du Bronze ancien. De nombreuses typologies ont été proposées pour classer et ordonner la grande variété de matières et de formes des parures. Il est au moins possible de distinguer les objets utilisés à leur état originel (simplement percés) et les objets transformés ou façonnés. Les objets non façonnés sont surtout représentés par des dents, canines de Renard, de Loup ou de Chien, parfois légèrement mises en forme à la racine et percées, et des défenses de Sanglier, très fréquents sur les sites du Vaucluse. Des os longs perforés sont aussi connus, comme des métacarpiens ou métatarsiens de Renard par exemple. Concernant les roches, il s'agit de galets troués et du cristal de roche parfois percé pour servir de pendentif comme à l'hypogée du Capitaine à Grillon. Les coquillages sont beaucoup plus nombreux, souvent simplement percés. Il s'agit de *dentalium*, de *cardium*, de *columbella*, de *trochocochlea* et de *cerithium* découverts dans de nombreux sites funéraires du Vaucluse. Les parures façonnées ou transformées sont réalisées sur le même type de matières premières mais aussi dans des matériaux comme la céramique et le métal. Les plus nombreuses sont les perles, mais il s'agit aussi de pendeloques et d'autres objets. Ainsi les éléments en os peuvent être mis en forme pour la réalisation de pendeloques en alène, en griffe, à pointe, en croissant, tubulaires, annelées et même totalement transformés pour la réalisation de perles de formes

variées discoïdes, biconiques, à coches... Il en est de même des objets en pierre qui peuvent être mis en forme pour obtenir des pendeloques à pointe par exemple, ou des perles discoïdes, cylindriques, olivaires... Les roches utilisées sont assez nombreuses et stéatite, lignite, calcaire, variscite, turquoise et calcite se rencontrent dans les contextes de la fin du Néolithique.

Des objets de forme élaborée sont parfois rencontrés comme les pendeloques à ailettes en calcaire qui, avec plus de 300 exemplaires au seul hypogée du Capitaine à Grillon, sont caractéristiques du début du Néolithique final et des niveaux de base des sépultures collectives. Des boutons à perforation en "V" en calcaire ou en os poli le plus souvent présentent une typologie variée dont certains types sont spécifiques du Campaniforme. Un exemplaire en calcaire est connu à la grotte de Fontblanco à Robion en contexte du début du Bronze ancien.

2.2. La maison, le village et le territoire (C.G. et O.L.)

L'habitat de la fin du Néolithique a fait l'objet, en Vaucluse, de nombreuses études. D'un point de vue général, il n'existe pas de changement aussi important dans l'habitat, qu'il est possible d'en discerner pour les sépultures ou la culture matérielle. En effet, les lieux d'implantation, comme les techniques de construction ou les architectures sont sans doute des éléments déjà communs ou connus des périodes antérieures du Néolithique. Cependant, l'important accroissement démographique du Néolithique final, qui transparait de l'évolution du nombre des sites et de leur densité a conduit les groupes de la fin du Néolithique à un certain nombre de choix de lieux, de techniques et d'architectures qui distinguent cette période.

2.2.1. Des fosses, des murs et des maisons

Si les grands décapages mécaniques des établissements de plaine sont assez récents dans l'histoire de l'archéologie vauclusienne, l'existence de sites de plein air a été tôt remarquée et les premières fouilles ont mis en évidence la présence de nombreuses structures en creux qui ont permis d'appréhender l'organisation des sites et certaines pratiques de la fin du Néolithique. Ainsi sur le site de la Colline Saint-Laurent à Courthézon, dès le début des années 30, une quarantaine de fosses, parfois à ouverture rétrécie, a été interprétée comme des silos pour la conservation du grain. Depuis cette époque, les fouilles ont montré que l'érosion avait

détruit les couches d'habitat de nombreux sites de plein air (Les Martins à Roussillon, la Plaine des Blancs et le Mourre du Tendre à Courthézon) où ne subsistaient que ces fosses, souvent utilisées ou réutilisées comme des dépotoirs, qui livrent l'essentiel des données archéologiques. Certaines de ces fosses, très profondes, ont été interprétées comme des puits, d'autres très petites et parfois armées d'un calage de pierres devaient recevoir des poteaux de bois et leur disposition peut indiquer l'existence de parois ou de palissades. Nombre de fosses ne nous sont parvenues que sous la forme de cuvettes peu profondes et difficiles à interpréter. Mais ces fosses, qui sont les plus nombreuses, ne sont pas les seules structures qui subsistent des implantations de la fin du Néolithique et lorsque l'érosion n'a pas été trop forte, des foyers et d'autres structures peu profondes et très variées apparaissent (petits fossés, palissades et clôtures comme c'est sans doute le cas sur le site des Fabrys à Bonnieux).

Les vestiges des habitations elles-mêmes sont souvent beaucoup moins bien conservés, et difficiles à interpréter. La raison principale en est l'usage de la terre et du bois pour une grande partie des constructions. La conservation de ces deux matériaux nécessite des conditions exceptionnelles. Il ne subsiste généralement que des fragments de bois carbonisés, des nodules ou des panneaux de terre cuits par un incendie et des nappes de terre qui nécessitent des analyses pour déterminer leur nature éventuelle de terre à bâtir. L'emploi de la terre est bien connu par les fragments de torchis brûlés trouvés sur de nombreux sites et qui peuvent indiquer la réalisation de murs ou de cloisons en terre sur une armature de bois. Les fragments de torchis présentant l'empreinte d'un clayonnage de branches, et les trous et calages de poteau mis au jour sur les sites des Martins à Roussillon, des Lauzières à Lourmarin, de la Brémoude à Buoux, du Mourre du Tendre à Courthézon et des Fabrys à Bonnieux montrent l'usage fréquent de cette technique. Mais d'autres types d'architecture en terre existent sans doute et la mise en évidence récente d'architectures en terre massive ou en moellons de terres conduit à réinterpréter certaines données du Vaucluse et à envisager la présence de ces types architecturaux sur des sites comme les Fabrys à Bonnieux, par exemple. En Vaucluse, l'architecture et la forme de l'habitation, comme son organisation interne nous demeurent inconnus.

La pierre est l'autre matériau très utilisé à la fin du Néolithique. Elle semble dévolue à des constructions plus particulières, que l'on qualifie souvent de collectives, des murs parfois massifs au

sein de l'habitat comme à la Clairière à La-Roque-sur-Pernes ou à la Brémonde à Buoux, et de réelles enceintes comme aux Lauzières à Lourmarin. Mais on la trouve aussi dans l'architecture domestique où elle correspond à des architectures mixtes, servant de soubassement à des élévations de bois et de terre comme aux Lauzières à Lourmarin et peut-être à la Brémonde à Buoux et aux Fabrys à Bonnieux.

2.2.2 Des maisons et des villages

L'organisation de l'habitat n'indique pas l'existence d'un modèle mais, tout au contraire, une grande variété. Celle-ci se traduit tout d'abord par l'extrême variabilité de la superficie des sites. Ainsi de nombreux gisements ne concernent que quelques dizaines ou centaines de mètres carrés et correspondent sans doute à de petites implantations d'une ou deux maisons et de leurs dépendances. Mais les sites du Vaucluse, dans les zones basses, peuvent aussi être importants. Le plus souvent, les vestiges sont disséminés sur deux à cinq hectares, jusqu'à former une nappe de près de vingt hectares pour les Fabrys à Bonnieux. Evidemment, la durée d'occupation de ces établissements peut jouer sur la perception de leur surface mais les vestiges révèlent bien l'existence de très grandes implantations. En l'absence de données pour le Néolithique récent, ces grands sites sont connus pendant la presque totalité du Néolithique final et seule la fin de la période, avec les groupes campaniformes dont les sites ne dépassent guère un hectare de superficie comme aux Bartras à Bollène, semble marquée par l'absence de ces grands établissements.

La construction d'enceintes, comme celle des principaux murs, est un phénomène qui semble très court dans le temps, pour toute la Provence, au début du Néolithique final. En Vaucluse, il faut distinguer les enceintes de pierre sèche (les Lauzières) et gros murs au sein des habitats (la Brémonde, la Clairière), des enceintes fossoyées et/ou palissadées (les Martins, les Fabrys). Toutes ces structures sont à attribuer au groupe Couronnien, ou au début du Néolithique final (groupe du Fraischamp) pour le mur de la Clairière. Ces structures ne sont pas, à proprement parler, des enceintes dans la mesure où elles ne ceinturent pas l'habitat mais seulement une partie de celui-ci. La fonction des enceintes de pierre sèche est toujours discutée et, si leur vocation réellement défensive semble difficile à affirmer, il ne semble pas s'agir non plus de simples parcs à bestiaux qui sont plus souvent constitués d'une simple clôture de bois. Ces enceintes, comme les murs de pierre, ne sont plus

érigées dans un second temps du Néolithique final, avec les groupes de Fontbouisse, Rhône-Ouvèze et Campaniforme qui réoccupent parfois les sites ceinturés couronniers. C'est à la fin de la période, avec la culture à céramique à décor barbelé, qu'apparaissent de réelles fortifications, encore inconnue en Vaucluse.

L'organisation interne de l'habitat est difficile à comprendre sur les sites à occupations longues ou successives, marqués par des forêts de trous et de fosses et par des accumulations de déchets. Il est cependant possible, sur certains sites à occupations ponctuelles, d'observer une structuration de l'espace avec des regroupements de fosses et des aires spécialisées. C'est le cas pour une occupation de la culture à céramique à décor barbelé sur le site des Juilleras à Mondragon où le plan des structures montre une clôture isolant une concentration de grandes fosses d'une aire où se trouvent de petites cuvettes et des foyers.

2.2.3. Des villages, des citadelles et des campements

Si les lieux d'implantation des habitats n'ont pas changé au cours du Néolithique, pendant lequel les zones basses ont été privilégiées pour l'implantation de grands établissements de plein air, ce sont bien le nombre et la densité des sites localisés dans tous les milieux possibles qui caractérisent la fin du Néolithique. Les villages des plaines sont plus nombreux et sans doute plus proches les uns des autres. Les sites perchés qui existaient déjà ne sont plus marginaux et présentent une importance marquée par leur investissement architectural. Par ailleurs, la période montre une réelle désaffection des grottes qui sont plus souvent dévolues à des fonctions funéraires. Des vestiges traduisant une occupation domestique sont cependant présents dans une série de grottes et d'abris sous roche. Ils indiquent que les cavités servent encore de refuge ou d'abri temporaire tout au long de la période avec les exemples de la grotte Goulard à Ménerbes pour le Néolithique récent et de l'abri de la Madeleine à Bédoin pour le Néolithique final.

Même s'il demeure difficile de préciser la synchronie réelle des différents gisements, le nombre de sites et leur variété conduisent naturellement à envisager les liens qui peuvent les unir. Les vestiges de la vie quotidienne présents sur les sites montrent généralement une exploitation très diversifiée du territoire et de ses ressources. Une complémentarité -ou même une hiérarchisation- des différents types de site peut être

envisagée. Les grands établissements des zones basses, ouverts pour la plupart, pourraient constituer les habitats principaux et les petits sites des implantations spécialisées ou des haltes sur les parcours de chasse, d'approvisionnement ou d'estivage. Le statut des sites perchés et ceinturés comme celui des sites de plaine présentant des palissades ou d'autres types de clôture est plus difficile à déterminer. La seule certitude est qu'il correspondent à une période et à un groupe précis du début du Néolithique final, au moment où l'accroissement de la densité des sites doit restreindre la taille des territoires et où les marqueurs identitaires semblent exacerbés avec l'apparition de groupes culturels distincts.

2.3. Economie, ressources et échanges (E.B., R.F., O.L.)

2.3.1 Les sociétés agro-pastorales de la fin du Néolithique : économie alimentaire

Au Néolithique final, l'affirmation de l'agriculture et de l'élevage révèle des liens particuliers entre l'homme et son environnement. Les hommes exploitent les ressources qui les entourent : minérales, végétales et animales. L'agriculture est à la fois une transformation du milieu et une adaptation à certaines de ses potentialités. Des biotopes variés sont utilisés pour la chasse et le milieu est modifié pour pratiquer l'agriculture et l'élevage. Le paysage se trouve modifié par un ensemble de phénomènes climatiques et anthropiques et, à partir du Néolithique final, l'impact agro-pastoral sur la végétation atteint un premier maximum.

L'économie alimentaire des cultures de la fin du Néolithique est fondée essentiellement sur l'agriculture et l'élevage mais la chasse et la cueillette n'ont pas disparu.

Dans ces sociétés, l'apport carné dans l'économie alimentaire des hommes est fourni essentiellement par l'élevage. Sur l'ensemble des sites du Vaucluse, comme dans le Sud-Est de la France, les troupeaux se composent majoritairement de moutons et de chèvres. Les bœufs, moins nombreux, y occupent cependant une place importante par la quantité de viande qu'ils procurent. Le Cochon et le Sanglier tiennent une place difficile à établir en raison de la difficulté à distinguer la forme domestique de la forme sauvage (Helmer 1979, 1986 ; Helmer, Vigne 2000). La présence potentielle des deux espèces doit être envisagée avec des conséquences économiques différentes : la chasse et/ou l'élevage. Le chien,

attesté sur la plupart des sites mais par quelques restes seulement, peut avoir été consommé mais sa fonction comme animal de compagnie, de travail, alimentaire ou mixte demeure indéterminée. Le Cheval apparaît avec, dans le Vaucluse, quelques restes présents sur les sites de La Balance à Avignon et à la grotte Saint-Gervais à Bonnieux mais la question de son statut d'espèce domestique ou sauvage fait encore l'objet de débats.

Les productions liées à l'élevage, outre celle de la viande qui est la mieux documentée, demeurent peu étudiées pour les contextes du Néolithique final en Vaucluse. La pratique de l'élevage nécessite la mise en œuvre d'un certain nombre de techniques conciliant les choix culturels et économiques des éleveurs. La présence du Cochon, sur les sites de la Clairière à La-Roque-sur-Pernes et des Martins à Roussillon, indique que les hommes ont fait le choix d'une espèce d'un bon rendement pour la production de viande. Le large spectre alimentaire du Cochon permet, par ailleurs, de le nourrir des déchets issus des activités humaines. Mais certaines productions ne peuvent pas être mises en évidence directement par les os et seuls des indices indirects, comme l'âge d'abattage d'un animal domestique, permet de préciser l'utilisation des bêtes par les éleveurs. Le Bœuf, le Mouton et la Chèvre ont pu fournir du lait aux hommes et l'utilisation des caprinés âgés pour leur toison est également possible. La force de travail du Bœuf a également pu être utilisée dès cette époque.

La faune sauvage est représentée sur la majorité des sites mais regroupe peu de restes osseux répartis entre quelques espèces : le Cerf, le Chevreuil, le Sanglier, le Lapin, le Lièvre sont les plus fréquentes. D'autres espèces sont plus rares comme le Loup (Colline Saint-Laurent à Courthézon), le Renard (Grotte de Saint-Gervais à Bonnieux et Les Lauzières à Lourmarin) ou l'Ours (la Clairière à La-Roque-sur-Pernes) et certains animaux fouisseurs comme le Blaireau (sépulture de Sanguinouse à La-Roque-sur-Pernes et grotte de la Lave à Saint-Saturnin d'Apt) peuvent aussi être intrusifs. Le Cerf est la seule espèce sauvage présente dans tous les assemblages archéozoologiques de la période. Parfois, une seule espèce sauvage est représentée comme sur le site de la Plaine-des-Blancs à Courthézon, avec le lapin (Helmer 1986). La chasse n'a pas le rôle économique central qu'elle joue, en tant que base de subsistance, chez les chasseurs-cueilleurs mais apparaît plutôt comme une pratique occasionnelle. Elle a pu fournir une nourriture d'appoint ou répondre à un besoin d'approvisionnement en bois animal et en fourrures, par exemple, mais certains spécialistes évoquent

que la chasse en général et celle du cerf en particulier pourraient être le résultat d'une motivation sociale au caractère plus ou moins symbolique. La prédation peut aussi être motivée par la volonté de protéger les cultures céréalières des sangliers ou des cerfs et les troupeaux de leurs prédateurs.

La collecte peut être attestée par la présence de coquilles comme la valve de moule d'eau douce signalée sur le site de la Plaine des Blancs à Courthézon.

L'agriculture du Néolithique final en Vaucluse reste une question en souffrance. Le manque d'études carpologiques et le faible développement des études interdisciplinaires confrontant le grand nombre de graines découvert au matériel de mouture, aux haches polies et à l'industrie lithique taillée limite actuellement notre vision des activités agricoles.

Cependant, les témoins directs et surtout indirects de cette activité ne manquent pas en Vaucluse. Des graines en tout genre sont retrouvées en grande quantité dans de nombreux sites, où la carbonisation accidentelle a assuré leur conservation. La plupart du temps, il s'agit de grains de blé (principalement les variétés *Triticum dicocum* et *Triticum aestivum*), d'orge (*Hordeum Vulgare*), et plus rarement de vesces ou de fèves. De récentes études concernant des départements limitrophes ont mis en avant la possibilité d'extraction des phytolithes contenus dans les tiges de céréales hachées mises en œuvre dans la confection du torchis utilisé pour l'architecture domestique. La grande quantité de torchis observée sur de nombreux sites vauclusiens (Les Martins à Roussillon, Les Fabrys à Bonnieux ...) permet d'envisager de nouvelles perspectives de recherche.

Toutefois, les témoins indirects que sont les outils en silex, les meules, les broyeurs, les haches, les structures en creux et aussi la céramique, constituent un important complément d'information sur l'agriculture du Néolithique final. Ainsi, l'étude des microtraces sur des objets en silex a montré que la coupe de céréales générait un dépôt et une usure se traduisant par le caractère "lustré des moissons", visible à l'œil nu sur de nombreuses grandes lames (Hypogée du Capitaine à Grillon, Les Lauzières à Lourmarin, La Brémonde à Buoux ...). L'utilisation de ces lames comme armatures de faucille est donc très probable, même si d'autres types de travaux non liés à l'agriculture (la coupe de roseaux par exemple) peuvent générer des lustrés. Les meules sont également liées aux activités agricoles et des sites en ont livré une quantité conséquente : stations de Gès à Bonnieux, Les

Lauzières à Lourmarin, la Colline Saint Laurent à Courthézon... Cet instrument de mouture, généralement ovoïde et de dimensions variables est réalisé le plus souvent en roche locale, et quelquefois en basalte d'origine encore indéterminée. Les haches polies sont également un témoin indirect de l'intensification de l'agriculture et de l'augmentation du nombre des surfaces cultivées. En effet, pour subvenir aux besoins alimentaires d'une population grandissante, il est nécessaire de disposer de plus d'aires cultivables ... que l'on doit gagner sur le milieu forestier. Le développement des essartages, et donc du nombre de haches, est alors indispensable. Ces haches sont d'ailleurs présentes en nombre sur les sites du Néolithique final précédemment cités. La céramique, contenant alimentaire par excellence, est aussi un témoin de l'activité agricole comme le prouve la découverte de quelques vases remplis de grains de blé sur le site des Lauzières à Lourmarin. Enfin, la découverte de nombreuses fosses, interprétées comme « silos à grain », sur les grands sites d'habitat (le Mourre du Tendre et la Plaine des Blancs à Courthézon, et une quarantaine de silos à la Colline Saint-Laurent sur la même commune) témoigne des stratégies de stockage et de conservation mises en place sur les sites.

Le cumul de ces éléments atteste une agriculture maîtrisée et une multiplication des mises en cultures, qu'il faut mettre en parallèle avec le développement démographique de la fin du Néolithique.

2.3.2 Les matières premières

Les Préhistoriques du Vaucluse ont pu jouir de très nombreux gîtes de ressources siliceuses, disséminés sur l'ensemble du département. Les déplacements réalisés dans le but de s'approvisionner ont donc rarement représenté des distances importantes. De plus, la quantité des gîtes est souvent associée à la qualité du silex que l'on peut y trouver. Plusieurs formes siliceuses étaient disponibles alors : blocs, nodules ou galets en position primaire ou secondaire. C'est donc un choix conséquent qui s'offrait aux Néolithiques qui pouvaient s'approvisionner tout le long des Monts de Vaucluse (gîtes et ateliers de Murs, Gordes, Sault, Malaucène), en terrasse de Durance (Chateauneuf-du-Pape, Mondragon) et aussi le long des rivières (nombreux galets le long du Calavon). Si le silex gris des environs de Sault fait l'objet d'un choix particulier pour la production de lames (concurrentes probables des grandes lames en silex brun oligocène ?), l'ensemble des autres matières

premières siliceuses est utilisé sans choix spécifique préalable, autre que celui de la proximité.

Toutefois, d'autres matières premières lithiques restent prisées des hommes du Néolithique final : ainsi, les gros galets de quartzite mis en œuvre pour la réalisation des nombreux maillets à gorges sont très largement exploités. Ils sont souvent découverts au gré des prospections sur les gîtes et ateliers de taille mêmes, où ils ont servi pour l'extraction des blocs de silex. Les terrasses du Rhône sont les principaux gîtes d'origine de ces maillets, ainsi que la Durance qui a également été une source importante de matière première pour la production des haches polies. Si les roches vertes (métabasite, serpentine, glaucophanite) ont été préférées, d'autres galets duranciens ont pu être polis. Dans ce cas, comme probablement dans de nombreux autres, un approvisionnement cumulé a pu être réalisé.

L'approvisionnement en argile, pour la fabrication des céramiques, demeure mal connu. Si la proximité des gîtes a dû jouer un rôle important pour le déplacement de masses importantes de matières, certaines analyses traduisent parfois l'existence d'approvisionnements plus lointains.

D'une manière générale, l'emplacement des parcelles cultivées, les parcours des troupeaux comme ceux de chasse ont déterminé des territoires autour de l'habitat où l'essentiel des approvisionnements en matières premières devaient être réalisés. Toutefois, certaines matières premières moins proches des sites, ont fait l'objet d'une recherche spécifique et de voyages occasionnels.

2.3.3. Les échanges

Pour l'industrie lithique taillée, les matières premières très lointaines ne sont plus importées. Ainsi, l'obsidienne présente au Chasséen n'apparaît plus dans des contextes du Néolithique final bien déterminés. Cependant, des réseaux d'échanges instaurés au Néolithique final perdurent jusqu'au Campaniforme. Ils s'agit alors, le plus souvent, non de matières premières, mais d'objets finis. Ainsi, les grandes lames des Alpes-de-Haute-Provence -déjà largement évoquées- sont bien sûr largement diffusées sur tout le Vaucluse. Mais une autre production de grandes lames en silex jaune du Grand-Pressigny (Touraine) est diffusée dans le sud-est et dans le Vaucluse (Les Ribauds à Mondragon). Elles témoignent de la renommée et de l'organisation forte de ces réseaux d'échanges, et donc de l'intensité des relations entre les groupes.

D'autres objets sont échangés et diffusés pendant le Néolithique final, sans que les réseaux, l'origine précise ou les probables contreparties puissent être

précisés. Il s'agit, bien évidemment, des objets de métal dont l'essentiel a dû être fabriqué à proximité des gîtes de minerais exploités. Il peut aussi s'agir d'autres menus objets comme des éléments de parure avec la présence de coquilles marines par exemple et, à la fin de la période, de rares objets d'ambre dont l'origine serait balte. Les échanges concernant les céramiques sont plus difficiles à observer. L'essentiel des vases du Néolithique final correspond à des productions sur place, mais dans certains cas et particulièrement avec le Campaniforme, la diffusion de gobelets de céramique ornée peut être attestée.

3. Sépultures, symboles et sociétés

3.1 La mort, l'individu et le groupe (O.L.)

La fin du Néolithique du Midi de la France est souvent présentée comme l'époque des dolmens, celle du développement de la sépulture collective et des monuments mégalithiques. Il s'agit en réalité, concernant les traditions funéraires, d'une période très complexe. Il est, en effet, maintenant connu que le monumentalisme funéraire est un fait ancien qui commence à être entrevu pour les ensembles sépulcraux du Néolithique moyen. De la même façon, le rite de la tombe collective apparaît probablement au moins à la fin de ce Néolithique moyen pour se développer dans la période de transition du Néolithique récent, soit au cours du quatrième millénaire avant notre ère. Enfin, les architectures comme les rites funéraires ne semblent jamais figés ou cantonnés à un modèle unique mais sont marquées pendant la même période par une grande variété dont les causes nous sont le plus souvent inconnues. Dans le Vaucluse, l'extrême rareté des sépultures mégalithiques permet d'entrevoir l'existence d'autres types de tombes et de restituer les principales évolutions des rites funéraires.

Dans le Vaucluse, c'est le site des Juilleras à Mondragon qui livre le premier exemple d'un petit monument composé de dalles de pierre et d'un dallage de fond réalisé avec des galets soigneusement agencés. L'état de cette tombe n'a pas permis d'observer si elle était dotée d'une entrée ou d'un couloir, comme c'est le cas pour un dolmen ou s'il s'agissait d'un coffre fermé d'une dalle supérieure amovible. Sur le dallage, reposaient les restes de six individus dotés d'un rare mobilier archéologique composé d'un collier ou d'un diadème de perles et d'une armature de flèche tranchante en silex. Ce monument devait

initialement être couvert d'un tumulus actuellement arasé, et associé à un second monument de même orientation composé d'une plate-forme de dalles, de galets et de quelques fosses. Si la céramique de ce second monument permet d'attribuer l'ensemble au Néolithique récent, le site des Ribauds, implanté deux kilomètres au sud de celui des Juilleras, présentant une occupation de la même époque et un mobilier similaire, a livré une sépulture individuelle en fosse, selon la tradition héritée du Néolithique moyen.

Les débuts du Néolithique final, avec les groupes du Fraischamp, de Ferrières et Couronnien sont marqués par la diversification des types de sépultures.

Les dolmens sont presque inconnus en Vaucluse et n'étaient représentés, jusqu'à ces dernières années, que par un unique monument situé à l'est du village de Ménerbes et fouillé anciennement. Le dolmen de la Pichoune, à couloir court et chambre allongée légèrement trapézoïdale de 3,5 mètres de longueur composée de murs latéraux de pierre, était couvert d'un tumulus constitué de blocs de molasse. Un second monument aurait été découvert peu après la destruction partielle du dolmen de la Pichoune vers 1860 mais ne fut jamais retrouvé. En 1994, une crue du Calavon a dégagé un monument du même type, le dolmen de l'Ubac, à Goult, non loin du monument de Ménerbes. Ce dolmen, qui a pu faire l'objet d'une fouille soignée par G. Sauzade, J. Buisson-Catil et B. Bizot, s'est révélé appartenir au même type architectural que celui de la Pichoune. La chambre composée de murs latéraux de pierre et partiellement détruite par la crue du Calavon devait atteindre trois mètres de longueur et a livré des dépôts funéraires correspondant à plusieurs phases d'utilisation de la tombe. L'une des originalités de cette tombe réside dans les deux couronnes de dalles qui ceinturaient ou armaient le tertre du monument. Les dépôts d'objets comprenant des fragments de stèles volontairement cassées ont été interprétés comme l'indice de la présence d'un monument funéraire ou cultuel antérieur à la construction du dolmen. Les deux dolmens situés au nord du Luberon s'apparentent à un groupe de monuments de la basse vallée du Rhône et sont comparables au dolmen de Coutignargues qui appartient à la célèbre nécropole de Fontvieille dans les Bouches-du-Rhône. Ces monuments du début du Néolithique final marquent le moment du réel développement des sépultures collectives mégalithiques, même si les sépultures de cette époque sont aussi et surtout connues dans des cavités naturelles et artificielles.

Ces sépultures en grotte ou sous abri sont nombreuses et toujours difficiles à dater précisément en raison de la nature des dépôts de mobilier, essentiellement composés d'outillage lithique et d'éléments de parure, et du fonctionnement même de ces tombes à longue durée d'utilisation, avec de nombreux dépôts successifs qui ont souvent perturbé les sépultures antérieures. Certaines cavités comme l'abri de Sanguinouse à La-Roque-sur-Pernes ou la grotte Saint-Gervais à Bonnieux témoignent cependant de l'usage des cavités pour les dépôts funéraires à l'époque du groupe du Fraischamp, au début du Néolithique final. Ces cavités sont par la suite utilisées jusqu'au début de l'âge du Bronze et parfois au-delà.

Les cavités artificielles ou hypogées sont, dans le Midi de la France, une spécificité de la basse vallée du Rhône et sont connues dans le sud de la Drôme, le Gard rhodanien et le nord Vaucluse. Creusées dans une roche tendre, la molasse miocène, les chambres funéraires, généralement de forme rectangulaire, présentaient des dimensions variables et ne nous sont parvenues qu'en partie détruites ou effondrées. Si l'hypogée des Echaffins à Cairanne a été détruit sans réelles observations, trois sépultures de ce type ont pu faire l'objet de réelles fouilles en Vaucluse. L'hypogée des Crottes à Roaix a montré une évolution dans l'usage de la sépulture. Une première période marquée par des niveaux successifs d'apports de corps dans la tombe s'oppose, après un moment d'abandon, à une seconde période où on peut observer un apport très rapide, et peut-être simultané, de plusieurs dizaines d'individus. Avec 100 m² de surface conservée, l'hypogée du Capitaine à Grillon est le plus grand de ces monuments. Après son effondrement, pendant le Néolithique final, l'abri constitué par l'effondrement a été réutilisé comme site d'habitat. L'hypogée des Boileau à Sarrians est une tombe beaucoup plus petite mais elle a fait l'objet d'une fouille anthropologique qui permettra de mieux connaître les rites pratiqués à l'intérieur de ce type de sépulture.

A cette même époque, les sépultures individuelles, bien que rares, sont toujours présentes comme le montre l'inhumation en fosse, au sein d'un vaste établissement de plein air du groupe Couronnien, sur le site des Martins à Roussillon.

Après cette première période du Néolithique final, ce sont toujours les mêmes types de sépultures qui sont utilisés en Vaucluse par le Groupe Rhône-Ouvèze. C'est le cas de certains hypogées comme avec les couches récentes de l'hypogée des Crottes à

Roaix, déjà mentionné, et surtout de nombreuses cavités naturelles qui livrent un mobilier parfois abondant comme la grotte Saint-Gervais à Bonnieux, la grotte de la Lave à Saint-Saturnin-d'Apt et celle du Jas de Juvert à Robion ou l'abri de la Madeleine à Bédoin par exemple. L'implantation des groupes campaniformes, d'origine extérieure à la région, ne semble pas modifier les traditions funéraires locales, bien que les dolmens vauclusiens ne semblent plus utilisés à cette époque. Les seules nouveautés notables concernent les sépultures individuelles. Si une tombe en caisson, peut-être attribuable au Campaniforme, a été découverte sur le site des Lauzières à Lourmarin, c'est le site des Juilleras à Mondragon qui livre les principaux enseignements. Le site funéraire du Néolithique récent est réoccupé, après une période d'utilisation comme site d'habitat pendant le Néolithique final, par un établissement probablement important de la transition entre le Néolithique final et le Bronze ancien. Localisée dans un secteur du site, une petite nécropole est composée de neuf ou dix sépultures individuelles ou multiples, et de différents types. Si certaines sépultures correspondent à de simples fosses, d'autres avec une fosse à ressaut et une couronne de galet ou avec les traces d'un coffrage disparu et une avec la présence d'un coffre de lauzes indiquent une grande variété d'architectures dans un même ensemble funéraire. Aux Juilleras, ces sépultures architecturalement variées correspondent cependant à des rites précis. Les orientations des corps montrent un dépôt nord-sud, tête au nord pour un individu adulte et une systématique d'orientation est-ouest pour les enfants, la tête à l'est ou à l'ouest probablement selon le sexe, mais la face toujours tournée vers le sud.

Pour l'ensemble de la fin des temps néolithiques, nous ne connaissons qu'une partie infime des populations inhumées. Même les dépôts parfois importants des grandes sépultures collectives ne sauraient rendre réellement compte des groupes humains de cette époque. L'évolution des rites funéraires nous demeure méconnue en raison de la durée d'utilisation ou des réutilisations successives des sépultures collectives qui connaissent souvent des réaménagements, rangements et perturbations, voire des vidanges partielles et peut-être parfois totales. Il est néanmoins possible d'observer de grandes tendances ainsi que des traditions locales. Ainsi, on assiste entre la fin du Néolithique moyen et l'âge du Bronze, à un changement de norme. La sépulture individuelle, quasi exclusive dans les périodes antérieures, est remplacée, sans jamais disparaître, par la sépulture collective en cavité ou

en monument. De la même façon, à la fin de la période, l'apparition de sépultures individuelles en coffre ne remplace pas l'utilisation des sépultures collectives. Au cours de cette période, le développement du caractère monumental des sépultures, reconnu dans de proches régions avec l'apparition de nombreux dolmens pouvant s'organiser en nécropoles de plusieurs tertres est moins sensible en Vaucluse où les sépultures en cavités sont les plus nombreuses. Une évolution est sans doute sensible au niveau des dépôts de mobilier associés aux inhumations. Essentiellement composés d'outillage lithique et de parures au début du Néolithique final, ces dépôts semblent dans un second temps accueillir plus de céramique, ce qui est particulièrement sensible avec les vases campaniformes. Néanmoins, une tombe comme l'hypogée des Crottes à Roaix montre que les dépôts de céramiques peuvent être importants, pour certains groupes, dès les débuts du Néolithique final.

3.2. Images de pierre (L.P.)

Une autre particularité de la fin du Néolithique dans le Midi de la France est l'expression particulière d'une manifestation artistique sur roche : sculpture des stèles en tant qu'objet ou support dès le Néolithique récent, ainsi qu'un art pictural sur paroi.

Le Vaucluse compte aujourd'hui au moins douze stèles, parmi lesquelles plusieurs, malheureusement, sont encore inédites : la Bastide à L'Isle-sur-la-Sorgue, la Lombarde I à IV à Puyvert, celle du Village au Beaucet, de Ponty Sud à Goult et de Cavailon sont des découvertes fortuites. Les stèles du Rocher des Doms et de la Balance à Avignon, et les deux du dolmen de l'Ubac à Goult ont été mises au jour à l'occasion d'opérations archéologiques. Une seconde stèle est signalée au Beaucet (D'Anna *et al.* 1998). Si les stèles d'Orgon et de Trets dans les Bouches-du-Rhône sont connues depuis le XIX^e siècle, les découvertes vauclusiennes s'échelonnent de 1930 pour la stèle de la Bastide à l'Isle-sur-la-Sorgue à ces toutes dernières années pour celles de Cavailon et de Goult.

Principalement abordées sur un plan iconographique, les stèles du Vaucluse ont été étudiées dans les travaux d'ensemble sur les stèles provençales auxquelles elles se rattachent et, plus généralement, sur la statuaire néolithique du Midi de la France (Gagnière, Granier 1963, 1976 ; D'Anna 1977). Elles ont longtemps été attribuées à la fin du Néolithique (Arnal 1976 ; D'Anna 1997).

Toutefois, les découvertes récentes vieillissent leur datation.

Ces stèles comportent deux faces larges parallèles et des chants plus étroits. Un décor de figure stylisée est généralement sculpté sur l'une des faces larges, soit une face principale qui porte la personnification de la stèle. Ces dalles sont destinées à être vues de face. On distingue deux groupes stylistiques anthropomorphes : les stèles à chevrons et les stèles venaissines en forme de « borne », ainsi qu'un troisième groupe de stèles sans décor sculpté.

Les sept stèles anthropomorphes à chevrons sont celles de Puyvert, la Lombarde I (Gagnière 1961 ; Gagnière, Granier 1962) entière et très bien conservée, la Lombarde II (Gagnière, Granier 1967), les fragments de celles de la Lombarde III et IV, le fragment supérieur de stèle du Village au Beucet (Sauzade, Castan 1987), celui de Ponty sud à Goult (Gagnière et Granier 1979) et celle de Cavaillon (D'Anna *et al.* 1998).

Ce sont des stèles de forme générale trapézoïdale (Lauris-Puyvert, Le Beucet) ou subrectangulaire (Cavaillon). Le sommet peut être plat (Le Beucet) ou concave (la Lombarde I et II à Puyvert, Cavaillon). La base forme un rostre plus ou moins prononcé, afin d'être fichée en terre. Les stèles mesurent au moins 30 cm de hauteur, d'une quinzaine à une vingtaine de centimètres de largeur maximale, pour une épaisseur allant du simple au double, soit 5/6 cm ou une dizaine de centimètres.

Le décor est sculpté sur une seule face plane et rarement sur les chants (Le Beucet). Il comporte deux parties : centrale et périphérique. Une bande en relief, aux motifs de lignes et chevrons incisés, cerne un visage schématique, figuré en creux de quelques millimètres. La bande de chevrons encadre le front, les bords du visage avec un retour sur les côtés à la partie inférieure. Elle est composée de lignes parallèles au visage et à la face de la stèle, entre lesquelles s'emboîtent les chevrons dont la disposition et l'organisation sont variables. La densité de ce décor contraste avec le traitement fruste du visage. Celui-ci est signifié par le nez en relief, rattaché à la bande de chevrons et les yeux marqués par de petites cupules (Le Beucet) ou par des pastilles en relief (Lauris-Puyvert I et II et Cavaillon). La stèle de Ponty sud à Goult est un fragment particulier comprenant deux nez, ce qui donne à la sculpture faciale l'aspect d'une frise. Ces stèles étaient vraisemblablement peintes, comme cela est avéré sur les monuments comparables de Trets/La Bastidonne dans les Bouches-du-Rhône (Walter *et al.* 1998).

Le groupe des trois stèles anthropomorphes venaissines est composé de celles de La Bastide à

l'Isle-sur-la-Sorgue (Vayson de Pradene, Gagnière 1934), du Rocher des Doms (Gagnière 1961 ; Granier, Gagnière 1961) et de la Balance (Gagnière 1966 ; Gagnière, Granier 1966) à Avignon. Ce sont des pièces en forme de « borne » à sommet arrondi et base plate. Leurs proportions, proches des stèles à chevrons, varient du simple au double entre celle du Rocher des Doms et celle de la Bastide. Le décor, particulièrement schématisé, est réalisé à partir de U renversés matérialisant le visage. Les yeux sont en creux, le nez en relief ou ligne incisée. Si le visage de la stèle du Rocher des Doms est parfaitement lisible, l'exemplaire de La Balance est beaucoup plus stylisé. Les trois exemplaires venaissins sont également creusés de nombreuses cupules sur toutes les faces.

Les stèles à chevrons se distinguent bien des stèles venaissines. Cependant, leur décor a une structure commune composée de la partie centrale, parfois appelée cartouche (Sauzade, Castan 1987), figurant le visage, entourée de la partie ou bande périphérique. De plus, la partie centrale, en retrait dans des exemplaires du groupe à chevrons, peut l'être également dans le groupe venaissin (Rocher des Doms).

Les matériaux sont des calcaires ou grès tendres régionaux dont les gîtes potentiels sont distants de 10 km maximum du lieu de découverte des stèles. Lorsque la mise en œuvre a été observée (Le Beucet, Cavaillon), les blocs sont mis en forme, épannelés et régularisés avant la sculpture. Les surfaces du décor laissées lisses sont régularisées par raclage, bouchardage ou polies. Les incisions sont creusées au silex.

Plusieurs étaient colorées sur la face décorée ainsi que sur les chants (Puyvert, Le Beucet). Dans une région proche du Luberon septentrional, on pense évidemment aux ocres de la région de Roussillon qui pouvaient être exploités dès la Préhistoire. Pourtant, les traces de colorant ayant fait l'objet d'analyses révèlent la présence d'autres pigments, comme la bauxite ou exceptionnellement le cinabre (Walter *et al.* 1998).

Des stèles sans décor sculpté sont représentées en Vaucluse par deux exemplaires provenant de la sépulture mégalithique du dolmen de l'Ubac à Goult (Sauzade *et al.* 2000, 2001). Ces stèles pouvaient cependant être peintes, comme c'est le cas à la nécropole de Ventabren/Château-Blanc dans les Bouches-du-Rhône (Hasler 1996 ; Hasler *et al.* 1998 ; Walter *et al.* 1998).

La quarantaine de stèles provençales est localisée principalement en Vaucluse autour de la basse vallée de la Durance, à l'ouest de la montagne du Luberon et du plateau du Vaucluse et dans les

Bouches-du-Rhône mais aussi plus à l'est dans la région de Manosque avec quelques extensions méridionales jusqu'à la vallée de l'Arc et dans le Var.

Les stèles sont délicates à interpréter et à dater car souvent exclues de tout contexte archéologique. En Vaucluse, elles sont cependant intégrées à un environnement dense de sites, notamment de vastes habitats de plein air. On dénombre deux types de contextes archéologiques, l'un dans lequel plusieurs stèles sont découvertes *in situ*, ce qui suggère l'emplacement d'un même ensemble monumental. Ainsi, les deux stèles entières et les deux fragments de Puyvert exhumés à peu de distance, font vraisemblablement partie d'un seul monument, probablement funéraire, comme le suggèrent d'autres fragments de dalles calcaires, un fragment de fémur humain et des haches polies associés aux stèles.

L'autre type de contexte concerne les stèles utilisées en réemploi dans des habitats ou dans des sépultures datées de la fin du Néolithique ou au début de l'âge du Bronze. La stèle du Rocher des Doms était associée à du mobilier de la fin du Néolithique (Gagnière et Granier 1961, 1976). La stèle de la Balance était intégrée au dallage d'une maison (Gagnière, Granier 1976 ; D'Anna 1977). Le dolmen de l'Ubac à Goult représente le contexte le plus fiable du Vaucluse, dans des niveaux archéologiques fouillés (Sauzade *et al.* 2000, 2001). Les deux stèles aniconiques I et II, cassées, étaient en réemploi dans le tertre recouvrant le dolmen : la première au niveau de la couronne externe occidentale et la seconde entre les deux couronnes concentriques. Cette dernière, disposée à la base du tumulus, est rapportée à la phase de construction. Ces stèles, accompagnées de lames polies et de céramiques sont interprétées comme des offrandes extraites d'un monument plus ancien, déposées au moment de la construction de la sépulture. Hors du Vaucluse, la seule découverte de stèles en position primaire est celle du site de Château Blanc à Ventabren où elles sont intégrées à l'architecture des tumulus datés du Néolithique récent (Hasler 1998 ; Hasler *et al.* 1998). Cette découverte permet de dater les premières stèles de cette époque de transition et peut-être dès le Néolithique moyen (D'Anna *et al.* 1996, 1997, 1998).

On peut citer cinq principaux sites à peintures rupestres attribués à la fin du Néolithique dans le Vaucluse. La grotte du Levant de Leunier à Malaucène est connue depuis 1920 ; ses peintures ont été étudiées en 1984 (Hameau 1989). Les abris Perret à Blauvac sont découverts en 1985 dans les

gorges de la Nesque. Les peintures, en rouge orangé probablement exécutées au doigt, sont placées sur des panneaux naturels séparés par des coulées stalagmitiques (Hameau, Paccard 1989). La Beaume peinte à Saint-Saturnin-les-Apt, découverte en 1995, fait partie d'un ensemble de sites ornés et sépulcraux dans la combe de Font-Jouval (Hameau 1997). La Beaume brune à Jocas comporte des peintures, des concrétions soulignées d'un trait rouge et quelques gravures (Hameau 1999). Près de là, les peintures de l'abri Lombal sont particulièrement vives (Hameau 1999). Toutes ces parois figurent des signes anthropomorphes, des personnages masculins, des cervidés, diverses formes géométriques (croix), dont le signe en arceau interprété comme "l'idole", et de nombreux ponctiformes.

Les peintures du Vaucluse sont réparties entre le Petit-Lubéron au sud et le plateau de Vaucluse au nord et concentrées autour de la région des ocres de Roussillon, à l'exception de la grotte du Levant de Leunier à Malaucène plus septentrionale, entre le Mont Ventoux à l'est et les Aiguilles de Montmirail à l'ouest. Elles s'intègrent à celles de Provence, plus généralement, à l'art rupestre du Midi de la France, et trouvent des éléments de comparaison jusque dans la Péninsule Ibérique. Cet art rupestre est caractérisé par un style schématique (Glory 1948 ; Hameau 1989 ; Hameau *et al.* 1995). Les pigments généralement utilisés sont l'hématite, l'ocre et la bauxite. Il est regrettable que les peintures vauclusiennes, proches des gisements d'ocre n'aient pas fait l'objet d'analyses des colorants. L'art rupestre a été exécuté à la fin du Néolithique, et jusqu'à l'âge du Bronze. Il est parfois associé à un contexte funéraire (Courtin 1959 ; Hameau, Paccard 1989).

3.3. Quinze siècles de mutations (O.L.)

Les évolutions, les mutations et les changements observés par les archéologues sont souvent grossis par le fait même de leurs recherches et occultent, de cette façon, ce qui ne change pas. Ces changements peuvent même être considérés comme mineurs au regard du poids de la tradition néolithique dans les modes de vie. L'agriculture rythme la vie des hommes et l'élevage balise son territoire. L'habitat est toujours dispersé et les grands établissements de plaine se complètent d'une multitude de petites implantations qui occupent toute la région. Les styles et les techniques évoluent à différents rythmes, mais les objets de tous les jours sont toujours les mêmes, de la vaisselle, des outils de pierre, d'os – et sans doute de bois qui ne nous sont

pas parvenus. Les premiers objets de métal sont petits et très rares, sans doute diffusés par des colporteurs de village en village ou acquis lors de voyages. Les morts sont inhumés, sans doute le plus souvent dans de simples fosses, comme avant, ou dans des grottes et, plus rarement, dans des monuments. La vie à la fin du Néolithique n'est, à ce titre, pas différente de celle des millénaires antérieurs, ni très éloignée de celle de nos campagnes à la fin du XIX^e siècle.

Pourtant, la réussite de l'économie de production et de la sédentarité porte en elle les germes de la crise dont les signes sont visibles partout au troisième millénaire. Le nombre de sites traduit un accroissement démographique sans précédent. Le paysage porte la marque des activités humaines jusqu'à ses confins et les territoires deviennent exigus pour des groupes toujours plus nombreux. C'est sans doute là qu'il faut voir le développement des marqueurs identitaires, à la fois pour l'individu au sein du groupe mais aussi pour le groupe face aux autres. Les premiers indices de cette symbolique sont présents, en Vaucluse, avec les stèles qui marquent l'existence d'un monument du milieu du quatrième millénaire à l'emplacement du dolmen de l'Ubac à Goult. A la même époque, la sépulture mégalithique des Juilleras à Mondragon où des morts successifs sont inhumés montre l'une des options possibles pour assurer la cohésion d'un groupe. En même temps, le groupe marque son territoire par l'érection d'un monument visible dans le paysage, une butte dans la plaine, et il marque son temps d'une construction faite pour durer. Ces motivations ont peut-être prévalu aux gros tertres des dolmens de Goult et de Ménerbes peu de temps plus tard. Le choix d'un lieu privilégié que l'on gère et où l'on revient pour déposer les morts se fait encore plus évident dans les cavités. A cette époque, les belles stèles sculptées de chevrons se développent en Vaucluse mais leur signification comme leur usage nous échappent encore.

La construction des premières enceintes de pierre dans le Luberon central, comme aux Lauzières à Lourmarin ou à la Brémone à Buoux, marque sans doute aussi cette période. Enclos à bétail pour certains, ces murs ne sont peut-être pas plus de réelles fortifications mais sont visibles de loin et nous montrent, comme à leurs contemporains, la puissance de leurs bâtisseurs. Dans toute la région provençale, la période d'érection de ces enceintes, comme celle des fossés et des palissades des Martins à Roussillon et probablement des Fabrys à Bonnieux, semble assez courte au début du Néolithique final. Dans la plaine, les sites

deviennent de petites agglomérations et les vestiges qui traduisent autant leurs occupations successives que leur surface s'étalent parfois sur plusieurs hectares. Les blessures par armes et les dépôts simultanés de nombreux corps dans les sépultures évoquent l'existence de conflits pendant le Néolithique final et peuvent être rapportés à un monde plein où les nombreux groupes concentrés sur des territoires réduits entrent en compétition avec les groupes voisins. Cette exigüité, ce recentrage, est sensible dans l'approvisionnement des matières premières pour les objets du quotidien et dans l'acquisition d'objets finis, venus de l'extérieur, rares et particuliers.

La culture matérielle, et particulièrement le morcellement et les rapides évolutions des styles céramiques, traduisent le même phénomène identitaire des groupes humains, tout comme l'ostentatoire arme de silex, si travaillée, si longue et si fine marque l'individu. Les premiers objets de métal, des parures et des armes, ne font sans doute pas "la puissance" ou "le pouvoir" ce ceux qui les arborent mais répondent plutôt au besoin de les exprimer au sein du groupe.

Après le premier quart du troisième millénaire, c'est du Languedoc que se font sentir des influences très marquées. Le très vaste groupe de Fontbousse s'implante en rive gauche du Rhône, comme à Avignon, à la Plaine des Blancs et peut-être au Mourre du Tendre à Courthézon, et fait sentir sa présence bien au-delà de la région rhodanienne dans tout le sud-est. La céramique des groupes du Vaucluse porte alors l'empreinte du style cannelé.

C'est ensuite, probablement avant le milieu du millénaire, que des nouveaux venus gagnent le Vaucluse en remontant le Rhône. Ces premiers groupes campaniformes venus de l'ouest en longeant le littoral ont évité les plaines fontbuxiennes et s'implantent en rive gauche du Rhône sur plusieurs sites dont la butte d'Avignon est un bon exemple. Au contact des populations locales, ils échangent et mélangent styles et techniques céramiques, apportent leurs traditions lithiques et leurs objets de métal et de parure et diffusent des objets vers l'intérieur des terres, à des populations toujours en demande d'objets exotiques et de "signes extérieurs de richesse".

A la suite de ces premiers contacts, le mouvement s'intensifie et c'est alors d'une acculturation massive qu'il s'agit, si ce n'est d'une réelle colonisation, dans toute la région. Le Campaniforme rhodano-provençal, manifestation régionale d'un ensemble qui couvre le continent, remplace les cultures présentes et le Vaucluse est à ce moment en

position de relais sur d'importantes routes qui lient les péninsules ibérique et italique et le Midi méditerranéen à l'Europe centrale.

Vers la fin du millénaire, une autre culture -elle aussi empreinte des traditions campaniformes- fait son apparition et s'implante au débouché de la vallée du Rhône. Particulièrement bien représentée en Vaucluse, la culture à céramique à décor barbelé, dont l'influence italique est notable, ouvre une nouvelle époque. Encore néolithique dans ses productions comme dans son mode de vie, elle

témoigne aussi des nouvelles pratiques et de nouvelles influences. Les faits les plus remarquables sont l'apparition des premiers petits objets de bronze, la réduction du nombre des établissements, le redéveloppement des sites perchés et fortifiés et l'apparition de nécropoles de sépultures individuelles en caisson comme aux Juilleras à Mondragon. Dans ces influences, on sent la marque des cultures du Bronze ancien qui se diffusent vers le sud, par la vallée du Rhône, signant la fin des temps néolithiques.

Bibliographie du chapitre

- Arnal 1976** : ARNAL (J.) - *Les statues-menhirs, hommes et dieux*. Paris : Édition des Hespérides, 1976, 239 p.
- Barge et al. 1998** : BARGE (H.), BOURHIS (J.-R.), ROSTAN P. collab. - Métallurgie préhistorique et gîtes cuprifères dans le sud-est de la France. Premiers résultats. In : D'ANNA (A.) dir., BINDER (D.) dir. - *Production et identité culturelle, actualité de la recherche*, actes des Rencontres Méridionales de Préhistoire récente, deuxième session, Arles, 1996. Antibes : Editions APDCA, 1998, 65-79.
- Barge-Mahieu 1995** : BARGE-MAHIEU (H.) - Les premiers objets métalliques du Chalcolithique provençal. In : CHENORKIAN (R.) dir. - *L'Homme méditerranéen. Mélanges offerts à Gabriel Camps*, Aix-en-Provence : Publication de l'Université de Provence, 1995, 359-373.
- Binder, Jallot, Thiébault 2002** : BINDER (D.), JALLOT (L.), THIEBAULT (S.) - Les occupations néolithiques des Petites Bâties (Lamotte-du-Rhône, Vaucluse). In : *Archéologie du TGV Méditerranée, Fiches de Synthèse. Tome 1 : La Préhistoire*. Lattes : Publications de l'UMR 154 du CNRS, 2002, 103-122. (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 8).
- Bretagne 1988** : BRETAGNE (P.) - Courthézon – Le Mourre du Tendre. *Notes d'Informations et de Liaison*, n°5. Aix-en-Provence : Direction des Antiquités de PACA, 1988, 170-171.
- Buisson-Catil 1996** : BUISSON-CATIL (J.) - Crillon-le-Brave, La Blaoute, *Bilan Scientifique de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, 1995. Aix-en-Provence : Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, 1996, 280-282.
- Buisson-Catil 2002** : BUISSON CATIL (J.) - Irrisson (Goult). In : BUISSON-CATIL (J.) dir., VITAL (J.) dir. - *Âges du Bronze en Vaucluse*. Avignon : Editions A. Barthélémy et Département de Vaucluse, 2002, 73-75. (Notices d'Archéologie Vauclusienne ; 5, Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence ; 4).
- Camps-Fabrer et al. 1983** : CAMPS-FABRER (H.), CARRY (A.), SAUZADE (G.) - L'industrie osseuse du site de Claparouse, Lagnes (Vaucluse). In : *Congrès Préhistorique de France, Compte-rendu de la XXIe session*, Quercy, 3-9 septembre 1979. Paris : Edition de la Société Préhistorique Française, 1983, 45-56.
- Castagnier 1893** : CASTAGNIER (P.) - *Histoire de la Provence I la Provence préhistorique et protohistorique*. Paris : Editions Marpon et Flammarion, 1893, 295 p.
- Choi 1999** : CHOI (S.Y.) - *Outillages en matière dure animale du Néolithique ancien au Chalcolithique dans le Midi de la France. Etude technique et morphologique*, Aix-en-Provence, Université d'Aix-Marseille I, 1999, Thèse de doctorat de l'Université, 1999, 3 vol., 656 p + 185 p. + 348 pl..
- Cotte 1924** : COTTE (V.) - *Documents sur la préhistoire de Provence*. Aix-en-Provence : Editions A. Dragon, 4 volumes, 1924.
- Courtin 1959** : COURTIN (J.) - Les peintures schématiques de la grotte de l'Église. *Revue d'Études ligures*, t. XXV, 186-195.
- Courtin 1974** : COURTIN (J.) - *Le Néolithique de la Provence*. Paris : Klincksieck, 1974, 355 p. (Mémoire de la Société Préhistorique Française ; 11).
- D'Anna 1977** : D'ANNA (A.) - *Les Statues-menhirs et stèles anthropomorphes du Midi*

méditerranéen. Paris : Centre national de la Recherche scientifique, 1977, 277 p.

D'Anna 1993 : D'ANNA (A.) - L'habitat de plein air Néolithique en Provence. In : BLANCHET J.-C. dir. - *Le Néolithique au quotidien*. Actes du XVIe Colloque Interrégional sur le Néolithique, Paris, 1989. Paris : Editions de la MSH, 1993, 72-84. (Documents d'Archéologie Française ; 41).

D'Anna 1995a : D'ANNA (A.) - La fin du Néolithique dans le Sud-Est de la France. In : CHENORKIAN (R.) dir. - *L'Homme Méditerranéen, Mélanges offerts à Gabriel Camps*. Aix en Provence : Publications de l'Université de Provence, 1995, 299-333.

D'Anna 1995b : D'ANNA (A.) - Le Néolithique final en Provence. In : VORUZ (J.-L.) dir. - *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin Rhodanien*. Actes des Rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992. Ambérieu-en-Bugey : Université de Genève et Société Préhistorique Rhodanienne, 1995, 265-286. (Document du Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève ; 20)

D'Anna 1999 : D'ANNA (A.) - Le Néolithique final en Provence. In : VAQUER (J.) dir. - *Le Néolithique du nord-ouest méditerranéen*. Actes du XXIVe Congrès Préhistorique de France, Carcassonne, 1994, Paris : Editions de la Société Préhistorique Française, 1999, 147-160.

D'Anna 2002 : D'ANNA (A.) - Les sculptures de la fin du Néolithique en Méditerranée occidentale. *Documents d'Archéologie Méridionale*, 25, 2002, 247-256

D'Anna et al. 1989 : D'ANNA (A.), COURTIN (J.), COUTEL (R.), MÜLLER (A.) - Habitats perchés et enceintes du Néolithique final et Chalcolithique dans le Luberon central (Vaucluse). In : D'ANNA (A.) dir., GUTHERZ (X.) dir. - *Enceintes, Habitats ceinturés, sites perchés, du néolithique au bronze ancien dans le sud de la France et les régions voisines*, Actes de la table ronde de Lattes et Aix en Provence, avril 1987, Montpellier : Société Languedocienne de Préhistoire et ADAPACA, 1989, 165-193. (Mémoire de la Société Languedocienne de Préhistoire ; 2).

D'Anna et al. 1996 : D'ANNA (A.), GUTHERZ (X.), JALLOT (L.) - Les stèles

anthropomorphes et les statues-menhirs du sud de la France. *Statue-stèle e massi incisi nell'europa dell'eta del rame. Notizie archeologiche bergomensi*, 3, 1995, Bergamo : Civico museo archeologico, 1996, 143-165.

D'Anna et al. 1997 : D'ANNA (A.), GUTHERZ (X.), JALLOT (L.) - L'art mégalithique dans le Midi de la France : les stèles anthropomorphes et les statues-menhirs néolithiques. *Art et symboles du mégalithisme européen, actes du 2è colloque international sur l'art mégalithique*, Nantes, 1995. *Revue archéologique de l'Ouest*, supplément n°8, 1997, 179-193.

Escalon de Fonton 1947 : ESCALON DE FONTON (M.) - Découverte d'une station de plein air à la Couronne (Bouches-du-Rhône). *Mémoires de l'Institut Historique de Provence*, XXII, 1947, 33-43.

Escalon de Fonton 1956 : ESCALON DE FONTON (M.) - Préhistoire de la Basse-Provence, *Préhistoire*, XII, 1956, 162 p.

Escalon de Fonton 1968 : ESCALON DE FONTON (M.) - *Préhistoire de la Basse-Provence occidentale*. Martigues : Office du Tourisme de la Région de Martigues, 1968.

Escalon de Fonton 1980 : ESCALON DE FONTON (M.) - Informations archéologiques. Circonscription de Provence-Alpes-Côte d'Azur, *Gallia Préhistoire*, 23, fasc. 2, 525-547.

Gagnière 1961 : GAGNIÈRE (S.) - Chronique d'informations préhistoriques. Circonscription d'Aix-en-Provence, *Gallia Préhistoire*, t. 4, 1961, 337-338.

Gagnière 1966 : GAGNIÈRE (S.) - Chronique d'informations préhistoriques. Circonscription d'Aix-en-Provence, *Gallia Préhistoire*, 1966.

Gagnière, Granier 1962 : GAGNIÈRE (S.), GRANIER (J.) - La stèle anthropomorphe de Lauris (Vaucluse). *Ogam*, t. XIV, fasc. 2, 1962.

Gagnière, Granier 1963 : GAGNIÈRE (S.), GRANIER (J.) - Les stèles anthropomorphes du musée Calvet d'Avignon, *Gallia Préhistoire*, VI, 1963, 31-62.

Gagnière, Granier 1966 : GAGNIÈRE (S.), GRANIER (J.) - Une nouvelle sculpture chalcolithique à Avignon. La stèle anthropomorphe du quartier de la Balance.

Mémoire de l'Académie de Vaucluse, 5^e série, 1965-1966, t. 10, 1966, 36-61.

- Gagnière, Granier 1967** : GAGNIÈRE (S.), GRANIER (J.) - Nouvelles stèles anthropomorphes chalcolithiques de la vallée de la Durance, *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 64, Paris, 1967, 699-706.
- Gagnière, Granier 1976** : GAGNIÈRE (S.), GRANIER (J.) - *Catalogue raisonné des stèles anthropomorphes chalcolithiques du musée Calvet d'Avignon*, Avignon, Musée Calvet, 1976, 75 p.
- Gagnière, Granier 1979** : GAGNIÈRE (S.), GRANIER (J.) - Nouvelle stèle anthropomorphe néolithique trouvée près de Goult, Vaucluse. *Mémoire de l'Académie de Vaucluse*, 1977-1978, t. X, 1979, 53-56.
- Glory et al. 1948** : GLORY (A.), SANZ-MARTINEZ (P.), GEORGEOT (P.), NEUKIRCH (N.) - Les peintures de l'âge du Métal en France méridionale. *Préhistoire*, t. X, 7-135.
- Granier, Gagnière 1961** : GRANIER (J.), GAGNIÈRE (S.) - Stèle anthropomorphe trouvée à Avignon (Vaucluse). *Ogam*, t. XIII, fasc.6, 1961, 581-586.
- Guilaine et al. 1988** : GUILAINE (J.), BLANCHET (J.-C.), L'HELGOUACH (J.), PETREQUIN (P.), ROUSSOT-LAROQUE (J.) - Le Chalcolithique en France. In : *L'Età del rame in Europa*. Congresso internazionale di Viareggio, ottobre 1987. Firenze : All'Insegna del Giglio, 1988 (1989), 211-253. (Rassegna di Archeologia ; 7).
- Gutherz 1975** : GUTHERZ (X.) - *La culture de Fontbouisse. Recherches sur le Chalcolithique en Languedoc oriental*, Caveirac – Montpellier : Association pour la Recherche Archéologique en Languedoc Oriental, 1975, 120 p. (Publication de l'ARALO ; 2).
- Gutherz, Jallot 1995** : GUTHERZ (X.), JALLOT (L.) - Le Néolithique final du Languedoc méditerranéen. In : VORUZ (J.-L.) dir. - *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin Rhodanien*. Actes des Rencontres néolithiques Rhône-Alpes, Ambérieu-en-Bugey, septembre 1992. Ambérieu-en-Bugey : Université de Genève et Société Préhistorique Rhodanienne, 1995, 231-263. (Document du Département d'Anthropologie et d'Ecologie de l'Université de Genève ; 20).
- Gutherz, Jallot 1999** : GUTHERZ (X.), JALLOT (L.) - Approche géoculturelle des pays fontbuxiens. In : VAQUER (J.) dir. - *Le Néolithique du nord-ouest méditerranéen*. Actes du XXIV^e Congrès Préhistorique de France, Carcassonne, 1994. Paris : Editions de la Société Préhistorique Française, 1999, 161-174.
- Hameau 1989** : HAMEAU (P.) - *Les Peintures postglaciaires en Provence : inventaire, étude chronologique, stylistique et iconographique*, Documents d'Archéologie française, 22, Paris, Maison des Sciences humaines, 1989, 124 p.
- Hameau 1997** : HAMEAU (P.) - Les peintures schématiques de Beaume Peinte (Saint-Saturnin-les-Apts, Vaucluse, France). *Zephyrus*, Salamanca, 50, 1997, 179-19.
- Hameau 1999** : HAMEAU (P.) - Gordes et Joucas : falaises de Beaume brune / gorges de la Véroncle. *Bilan scientifique de Provence-Alpes-Côte d'Azur 1997*, Ministère de la Culture et de la Communication, Sous-Direction de l'Archéologie, Service Régional de l'Archéologie de PACA, Aix-en-Provence, 1999, 164-165.
- Hameau, Paccard 1989** : HAMEAU (P.), PACCARD (M.) - Un nouveau témoin de l'art schématique post-glaciaire : les abris Perret (Blauvac, Vaucluse). *Bulletin de la Société préhistorique française*, 86/4, 1989, 119-128.
- Hameau et al. 1995** : HAMEAU (P.), MENU (M.), POMIES (M.-P.), WALTER (P.) - Les peintures schématiques post-glaciaires du sud-est de la France : analyses pigmentaires. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1995, t. 92, 353-362.
- Hasler 1998** : HASLER (A.) - Les stèles de la nécropole tumulaire de Château-Blanc (Ventabren, Bouches-du-Rhône). Actes du 2^{ème} colloque international sur la statuaire mégalithique, Saint-Pons-de-Thomières, 10-14 septembre 1997, *Archéologie en Languedoc*, 22, 1998, 105-112.
- Hasler et al. 1998** : HASLER (A.), CHEVILLOT (P.), COLLET (H.), DURAND (C.), RENAULT (S.), RICHIER (A.) - La nécropole tumulaire néolithique de Château-Blanc (Ventabren, Bouches-du-Rhône). *Production et identité culturelle. Actualité de la recherche. Actes de la deuxième session, Arles (Bouches-du-*

Rhône), 8 et 9 novembre 1996, 1998, 403-414.

- Helmer 1979** : Helmer (D.) - *Recherches sur l'économie et l'origine des animaux domestiques d'après l'étude des Mammifères post-paléolithiques (du Mésolithique à l'Âge du Bronze) en Provence*, Thèse de Doctorat, Montpellier : Université des Sciences et techniques du Languedoc, 1979, 232 p.
- Helmer 1986** : HELMER (D.) - Le gisement de plein air chalcolithique de la Plaine-des-Blancs à Courthézon, Vaucluse, Etude de la Faune, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 83, n°11-12, 1986 (1987), 484-485.
- Helmer 1992** : HELMER (D.) - *La Domestication des animaux par les hommes préhistoriques*, Paris / Milan : Masson, 1992, 184 p.
- Helmer, Vigne 2000** : HELMER (D.), VIGNE (J.-D.) - La gestion des cheptels de caprinés au Néolithique dans le Midi de la France. In : *25ème Congrès préhistorique de France "Approches fonctionnelles en Préhistoire" : programme et résumés des communications*, Nanterre, novembre 2000, Paris : Société Préhistorique Française, 2000, 82-83.
- Jacob et al. 1987-1988** : JACOB (J.-P.), D'ANNA (A.), DENANTE (S.), GUILCHER (A.), PAGNI (M.) - Provence-Alpes-Côte d'Azur, *Gallia informations. Préhistoire et Histoire*, n°2, 1987-1988, 185-343
- Lemerrier 2002** : LEMERCIER (O.) - *Le Campaniforme dans le sud-est de la France. De l'Archéologie à l'Histoire du troisième millénaire avant notre ère*. Thèse de Doctorat sous la direction de M. le professeur R. Chenorkian. Aix-en-Provence : Université de Provence / ESEP, 2002, 2 tomes (4 volumes) 1451 p. (dont 487 figures, 35 cartes) et 11 cartes hors-texte.
- Lemerrier et al. 1998** : LEMERCIER (O.), DÜH (P.), LOIRAT (D.), MELLONY (P.), PELLISSIER (M.), SERIS (D.), TCHEREMISSINOFF (Y.), BERGER (J.-F.) - Les Juilleras (Mondragon - Vaucluse) Site d'habitat et funéraire du Néolithique récent, Néolithique final, Campaniforme - Bronze ancien et Bronze final IIb : Premiers résultats. In : D'ANNA (A.) dir., BINDER (D.) dir. - *Production et Identité culturelle, Actualités de la Recherche*. Actes des Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, deuxième session, Arles, novembre 1996. Antibes : Editions APDCA, 1998, 359-368.
- Lemerrier et al. 2002a** : LEMERCIER (O.), BERGER (J.-F.) collab., DÜH (P.) collab., LOIRAT (D.) collab., LAZARD-DHOLLANDE (N.) collab., MELLONY (P.) collab., NOHE (A.-F.) collab., PELLISSIER (M.) collab., RENAULT (S.) collab., SERIS (D.) collab., TCHEREMISSINOFF (Y.) collab. - Les occupations néolithiques de Mondragon - Les Juilleras (Vaucluse). In : *Archéologie du TGV Méditerranée, Fiches de Synthèse. Tome 1 : La Préhistoire*. Lattes : Publications de l'UMR 154 du CNRS, 2002, 147-172. (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne ; 8).
- Lemerrier et al. 2002b** : LEMERCIER (O.), TCHEREMISSINOFF (Y.), PELLISSIER (M.) collab., FURESTIER (R.) collab. - Les Juilleras (Mondragon). In : BUISSON-CATIL (J.) dir., VITAL (J.) dir. - *Âges du Bronze en Vaucluse*. Avignon : Editions A. Barthélémy et Département de Vaucluse, 2002, 61-66. (Notices d'Archéologie Vauclusienne ; 5, Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence ; 4).
- Mahieu 1989** : MAHIEU (E.) - *L'hypogée des Boileau, Sarriens (Vaucluse)*. Marseille : Etudes et Prospectives Archéologiques, 1989, 20 p.
- Mahieu 1992** : MAHIEU (E.) - Premiers apports de l'hypogée des Boileau à l'étude des sépultures collectives du Sud-Est de la France. In : *Anthropologie Préhistorique. Résultats et tendances*, Actes du colloque de Sarriens, 1989. Marseille : Etudes et Prospectives Archéologiques, 1992, 75-81.
- Margarit, Renault 2000** : MARGARIT (X.), RENAULT (S.) - L'établissement néolithique récent du Duc à Mondragon (Vaucluse), premiers résultats. In : LEDUC (M.) dir., VALDEYRON (N.) dir., VAQUER (J.) dir. - *Sociétés et Espaces*. Actes des Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Troisième session, Toulouse, 1998. Toulouse : Editions des Archives d'Ecologie Préhistorique, 2000, 265-272.
- Margarit, Renault 2002** : MARGARIT (X.), RENAULT (S.) - Une occupation du Néolithique récent sur le site du Duc à

- Mondragon (Vaucluse). In : *Archéologie du TGV Méditerranée, Fiches de Synthèse. Tome 1 : La Préhistoire*. Lattes : Publications de l'UMR 154 du CNRS, 2002, 177-182. (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne ; 8).
- Margarit et al. 2002** : MARGARIT (X.), LOIRAT (D.), RENAULT (S.), TCHEREMISSINOFF (Y.) - Le Néolithique récent du site des Ribauds à Mondragon (Vaucluse). In : *Archéologie du TGV Méditerranée, Fiches de Synthèse. Tome 1 : La Préhistoire*. Lattes : Publications de l'UMR 154 du CNRS, 2002, 183-188. (Monographies d'Archéologie Méditerranéenne ; 8).
- Müller, D'Anna et al. 1986** : MÜLLER (A.), D'ANNA (A.), BRANDI (R.) collab., BRETAGNE (P.) collab., MAURIN (M.) collab. - Le gisement de plein air chalcolithique de la Plaine des Blancs à Courthézon, Vaucluse. *Bulletin de la Société préhistorique française*, 83, 11-12, 1986 (1987), 470-483.
- Mignon, Buisson-Catil, Richarte 1999** : MIGNON (J.-M.), BUISSON-CATIL (J.), RICHARTE (C.) - Camaret-sur-Aygues – Butte Saint-Martin, *Bilan Scientifique de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, 1998*. Aix-en-Provence : Ministère de la Culture, Direction du Patrimoine, Sous-direction de l'Archéologie, 1999, 168-169.
- Sautel, Gagnière 1934** : SAUTEL (J.), GAGNIÈRE (S.) - La colline de Saint-Laurent à Courthézon des origines au XVIIIe s., *Cahiers d'Histoire et d'Archéologie*, 1934, 49-76.
- Sauzade 1983** : SAUZADE (G.) - *Les sépultures du Vaucluse du Néolithique à l'Age du Bronze*, Paris : Editions du LPHP/IPH, 1983, 254 p., 20 pl. (Etudes Quaternaires ; 6).
- Sauzade 1990** : SAUZADE (G.) - Ménerbes, Falabrègue, Grotte Goulard. In : JACOB (J.-P.) dir., D'ANNA (A.) dir. - *Gallia informations, Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Paris : Editions du CNRS, 1990, 270-272.
- Sauzade et al. 1990** : SAUZADE (G.), CARRY (A.), CHAMBERT (A.) - Un nouveau faciès du Néolithique final provençal : le groupe du Fraischamp. L'habitat de la Clairière à La-Roque-sur-Pernes (Vaucluse). *Gallia Préhistoire*, 32, 1990, 151-178.
- Sauzade, Castan 1987** : SAUZADE (G.) CASTAN (M.) collab. - Découverte au village du Beaucet (Vaucluse) d'une nouvelle stèle anthropomorphe à chevrons du Néolithique. *Bulletin de la Société préhistorique française*, tome 84/6, Paris, 1987, 172-176.
- Sauzade, Duday 1976** : SAUZADE (G.), DUDAY (H.) - L'abri de La Madeleine (Bédouin, Vaucluse). *Bulletin du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco*, 20, 1975-1976, 97-123.
- Sauzade, Duday 1984** : SAUZADE (G.), DUDAY (H.) - L'abri de Sanguinouse, tombe collective du Chalcolithique ancien (commune de La-Roque-sur-Pernes, Vaucluse). In : *Congrès Préhistorique de France, XXIe session, Montauban-Cahors, 1979*. Paris : Editions de la Société Préhistorique Française, 1984, tome 2, 280-297.
- Sauzade et al. 2000** : SAUZADE (G.), BIZOT (B.), BUISSON-CATIL (J.) - Goult. Dolmen de l'Ubac. *Bilan scientifique 1999*, Aix-en-Provence : Service Régional de l'Archéologie de PACA, 2000, 173-175.
- Sauzade et al. 2001** : SAUZADE (G.), BIZOT (B.), BUISSON-CATIL (J.) - Goult. Dolmen de l'Ubac. *Bilan scientifique 2000*, Aix-en-Provence : Service Régional de l'Archéologie de PACA, 2001, 190-193.
- Schvoerer et al. 2000** : SCHVOERER (M.), BOYER (R.), BECHTEL (F.), DUBERNET (S.), L'HELGOUACH (J.), COURTIN (J.) - Sur l'émergence de l'artisanat verrier en France méridionale au Néolithique final/Chalcolithique : une nouvelle analyse physique de la perle de Roaix (Vaucluse, France). *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 97, 2000, n°1, 73-81.
- Sénépart 1992** : SÉNÉPART (I.), *Les industries en matière dure animale, de l'Épipaléolithique au Néolithique final, dans le Sud-Est de la France*, Nanterre, Université Paris 10 - Centre de Recherches archéologiques (UPR 7558), 1992, Thèse Université, 358 + 35 p.
- Sénépart, Sidéra 1991** : SÉNÉPART (I.), SIDÉRA (I.) - Une culture chasséenne pour les matières dures animales. In : BEECHING (A.) dir., BINDER (D.) dir., BLANCHET (J.-Cl.) dir., CONSTANTIN (Cl.) dir., DUBOULOZ (J.) dir., MARTINEZ (R.) dir., MORDANT (D.) dir., THEVENOT (J.-P.) dir., VAQUER (J.) dir. - *Identité du Chasséen* : Actes du colloque international de Nemours, 1989,

Nemours : APRAIF, 1991, 299-312.
(Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France ; 4).

Thomas 1984 : THOMAS (J.) - Le village chalcolithique du Mourre du Tendre à Courthézon (Vaucluse). Première approche. *Bulletin Archéologique de Provence*, 14, 1984, 19-20.

Vayson de Pradene, Gagnière 1934 : VAYSON DE PRADENNE (A.), GAGNIÈRE (S.) -

La stèle de l'Isle-sur-Sorgues. *Compte-rendu du Congrès préhistorique de France*, année 1931, 1934.

Walter et al. 1998 : WALTER (P.), LOUBOUTIN (C.), HASLER (A.) - Les stèles anthropomorphes de la Bastidonne, Trets, (Bouches-du-Rhône) et l'usage de la couleur sur les stèles provençales de la fin du Néolithique. *Antiquités Nationales*, 29, 1997, 27-33.

Les auteurs

Olivier Lemercier (O.L.)
Noëlle Provenzano (N.P.)

Archéologie, Cultures et Sociétés UMR 5594 – ACS
Université de Bourgogne, Bâtiment Sciences-Gabriel, 6, Bd Gabriel, F-21000 Dijon
Contact : olivier.lemercier@u-bourgogne.fr

Emilie Blaise (E.B.)
Jessie Cauliez (J.C.)
Robin Furestier (R.F.)
Christophe Gilabert (C.G.)
Nathalie Lazard (N.L.)
Laurence Pinet (L.P.)

Economies, Sociétés et Environnements Préhistoriques UMR 6636 – ESEP
Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme. 5, rue du Château de l'Horloge, B.P. 647, F-13094 Aix-en-Provence cedex 2.